

SUR LA  
CONFÉDÉRATION SUISSE

ET LES

PRÉTENTIONS DE BERNE,

ÉCRIT EN MAI 1814.

Traduit de l'Allemand.

---

Sans craindre de supérieur, sans être gouvernées par leurs égales.

Ohne Furcht eines Grössern, ohne Beherrschung von  
Seinesgleichen.

*Muller, Hist. de la Suisse, Lib. III. Chap. I.*

---

---

M. DCCCXIV.

TA 11038/5

AL 100

RECEIVED

1911

NOV 10 1911

NOV 10 1911

NOV 10 1911

NOV 10 1911

NOV 10 1911

---

S U R

# LA CONFÉDÉRATION SUISSE

ET LES

## PRÉTENTIONS DE BERNE.

---

**L**ORSQU'AU temps du roi Dagobert St. Gall annonça l'Évangile à l'Helvétie allemande, nos ancêtres répondirent : " Nos anciens Dieux nous ont jusques à présent abondamment fournis, nous et nos pères, de pluies et de chaleurs, nous ne voulons pas les abandonner, ils nous gouvernent bien, " puis ils continuèrent à offrir leurs sacrifices. (\*) Douze siècles se sont écoulés et l'on reçoit de ces mêmes contrées, lorsqu'on y annonce l'Évangile politique, la même réponse : " Nos Dieux nous ont toujours donné le soleil et la pluie, nous voulons demeurer fidèles à nos Dieux. "

Mais ici l'on demande : Cette pluie, ce soleil suffisent-ils maintenant pour nous assurer, nous ne disons pas une existence heureuse, mais seulement la durée de notre existence, et ces Dieux ne nous ont-ils pas aussi envoyé quelquefois la tempête, la grêle et les tremblemens de terre ?

Convenons-en aujourd'hui : la Confédération Suisse a joui de la tranquillité et des bénédic-

---

(\*) *Muller*, histoire de la Confédération Suisse. Liv. I. Chap. 9.

tions de la paix, pendant des siècles, plutôt à l'aide de l'appui que lui prêtait l'opinion publique, que par la sagesse de sa politique. Elle était estimée, comme l'est l'enfant d'une maison illustre auquel la gloire de ses ancêtres tient souvent lieu de mérite; on regardait les murs élevés qui ceignent son territoire comme inexpugnables, et son indépendance paraissait nécessaire à l'équilibre des États de l'Europe. C'est ainsi qu'elle demeura étrangère aux querelles de ses voisins, et qu'elle ne s'aperçut point de la faiblesse du lien qui retenait ensemble ses diverses parties. Mais l'heure de l'épreuve arriva. L'orage vint à souffler sur cet édifice déjà chancelant; il s'écroula et les Dieux Pénates, vainement invoqués, s'échappèrent de ses débris. . . . Et c'est à ces Dieux qu'on veut rebâtir des temples avec des matériaux épars! on le voulait, même il y a peu de semaines, lorsque le sort de la France était indécis et que les événemens ne présageaient que dangers pour l'avenir; dans le moment où chaque Suisse aurait dû dire avec Tacite : *Si alpes præsidiis firmentur, coalita libertate, dispecturas Gallias, quem terminum virium velint.* (\*)

Maintenant qu'une longue paix paraît assurée, par la chute d'un seul homme, la Suisse trouvera, il est vrai, dans le nouveau système politique qui va s'établir et dans la bienveillance de ses voisins une garantie de son indépendance, et, pour le moment, elle pourrait se passer d'un Gouvernement fort; mais les constitutions ne

---

(\*) Hist. 4. 55.



doivent pas être calculées seulement pour le présent, ou pour un avenir rapproché ; aussi longtemps que des hommes gouverneront les hommes, l'on devra mettre en ligne de compte leurs faiblesses, leurs passions, le conflit de leurs intérêts, et l'inconstance de leurs principes politiques. Les états et les individus ne se maintiennent qu'autant qu'ils portent en eux-mêmes le germe de leur conservation.

Celui qui pourrait nourrir encore quelque doute sur l'espèce de lien fédéral que la prospérité de la Suisse demande, devrait avoir les yeux ouverts, par l'Acte de Médiation qu'elle avait reçu de la France, plus que par toute autre chose. La République Helvétique qui, sous l'oppression d'une armée étrangère et avec les vices de sa constitution, n'avait véritablement pas pu prendre de la consistance, fut dissoute par un effet de la Médiation, et l'on vit à sa place un fédéralisme illimité. Quand même nous sommes redevables à cet ordre de choses, à l'état de faiblesse et d'impuissance qui en était la suite nécessaire, de n'avoir pas été engloutis par le grand Empire, les vues du Médiateur n'en ont pas été moins intéressées. Il avait déclaré lui-même ouvertement, qu'un pays fédéralisé avait, à la vérité, la constitution la plus imparfaite pour lui-même, mais aussi la plus convenable pour ses voisins, et que la Suisse devait désormais chercher son salut seulement dans sa nullité politique et sa dépendance de la France.

Un système de justice et de respect pour la liberté des peuples a pris maintenant la place de cette politique égoïste. Les événemens des derniers temps ont prouvé, plus qu'aucun de ceux

qu'offrent les annales du monde, que rien de ce qui est fondé sur la violence ne saurait être de durée, et ils ont préparé un état de choses qui doit se soutenir par lui-même. Au lieu de cette *loi de gravitation*, comme disaient les publicistes Français, on verra régner désormais la *loi de l'équilibre*. Dans ce système on n'oubliera aucun peuple, quelque petit qu'il soit; moins que tout autre, un peuple qui, se trouvant en possession des passages les plus importans entre les trois principales nations de l'Europe méridionale, peut servir à chacune d'elles de rempart, et qui est destiné, pour ainsi dire, à isoler les feux de la guerre en prévenant leur réunion. Il paraît delà, qu'il appartient essentiellement à ce système de paix que la Suisse soit constituée de manière à pouvoir développer et réunir toutes ses forces. Quoique toujours impuissans pour l'attaque, nous saurons alors nous défendre, pourvu que nous ne soyons pas trahis par nos chefs. On doit, de plus, espérer que l'on donnera à notre pays des frontières dont la nature facilitera la garde. L'intérêt des puissances alliées s'accorde donc ici avec notre premier et notre plus grand intérêt, si du moins notre conservation est notre intérêt le premier et le plus grand.

Quel est le but de notre union ramené à son expression la plus simple? . . . . Une association défensive et perpétuelle, par laquelle le danger commun soit détourné en commun. Mais celui qui veut les fins, doit aussi vouloir les moyens. Les grands, ou même, les médiocres États peuvent se réunir, soit pour l'attaque, soit pour la défense, sans qu'il soit besoin qu'il existe entr'eux aucune communauté, hors les momens où ils doivent agir

de concert ; les forces de chacun d'eux prises isolément sont assez considérables pour qu'elles puissent exister par elles-mêmes, indépendantes les unes des autres. Mais, que sont les forces isolées de dix-neuf petits pays, qui, pris ensemble, ne forment pas même un État médiocre, et comment pourront-elles agir de concert, si elles ne sont pas organisées et exercées en commun, c'est-à-dire, dirigées depuis un point central ?

Les temps ne sont plus où les Suisses pouvoient moissonner des lauriers dans une campagne de huit jours ; où il suffisait, qu'au premier appel, chaque homme capable de porter les armes les prit, où une troupe se réunissait à une autre troupe à mesure qu'elles se rencontraient sur la route. La guerre est redevenue ce qu'elle était chez les nations les plus civilisées de l'antiquité, un art, et quoique l'expérience de nos jours ait prouvé, que les milices peuvent devenir en peu de temps des troupes exercées, elles n'y parviennent cependant pas sans une organisation que l'art seul peut leur donner. La levée et la conduite de la force armée doivent donc, tout comme la direction des relations extérieures, être remises à un gouvernement fédéral permanent, si nous voulons atteindre le but de notre confédération. Créer ce gouvernement seulement au moment du danger, c'est vouloir établir des gardes lorsque la maison est déjà en flammes.

À la direction de la force armée et des relations extérieures se joint la conclusion des capitulations militaires, et cela d'une manière si étroite qu'on ne voit pas comment on pourrait

les séparer. Le service étranger, considéré comme une école pour le service national devient un objet national. Les troupes , qui sont à la solde d'une puissance étrangère , doivent pouvoir être employées pour la défense de la patrie , et devenir un noyau auquel se rattache la milice , destination qui leur donne une importance politique et élève leur état au - dessus de celui du soldat mercenaire.

Mais s'il est permis à chaque Canton de faire des capitulations militaires indépendamment des autres , ce service ne sera plus qu'un service de partisan , et ces corps , petits et morcelés , ne seront d'aucune utilité , ni aux puissances qui les auront pris à leur solde , ni à la patrie. Car , que l'on ne se trompe point sur l'avenir , encore ici , comme pour d'autres choses , l'ordre ancien ne saurait être rétabli. Le service militaire des Suisses ne retrouvera nulle part des privilèges sur le service national , et cela par la raison toute naturelle , que , quelques bonnes que soient les troupes Suisses , elles n'ont plus leurs anciens avantages sur celles des autres nations. En faisant même abstraction de cette circonstance , on peut dire , que le goût pour les services étrangers a diminué d'une manière sensible chez le peuple Suisse. Autant on voit aujourd'hui d'empressement pour les places d'officiers , autant il deviendra difficile de trouver à ceux-ci des soldats ; et un petit nombre de Cantons seulement seraient en état de fournir des régimens entiers , à moins qu'il ne plut aux puissances de former des régimens de colonels. L'on a eu , il est vrai , *l'heureuse idée* de prendre , pour les corps à lever , les officiers dans un Canton et les soldats dans un

autre, mais cet expédient n'a malheureusement pas été généralement goûté.

Si une partie de l'administration est remise au Gouvernement fédéral, on devra lui assigner des revenus suffisans pour lesquels viennent s'offrir naturellement, à côté des contributions fournies par les Cantons, ces droits régaliens qui peuvent être administrés d'une manière plus convenable et plus avantageuse par un seul que par dix-neuf Gouvernemens. Il n'y a, en particulier, qu'une Administration centrale qui puisse mettre fin chez nous à la confusion qui règne dans les postes et au désordre des monnaies.

On peut fixer ici, ou étendre plus loin les limites du pouvoir central selon que l'on voudra, ou se contenter du nécessaire, nous pourrions dire, de ce qu'il faut pour les premiers besoins de la vie de l'État, ou introduire dans les autres branches de l'administration publique des améliorations qui ne sauraient s'accorder avec leur démembrement. Mais, du moins, dans le premier cas, on aura posé un fondement qui fera un jour de nous, ce que nous ne sommes plus depuis long-temps, et ce que nous n'avons été que dans des momens de danger imminent, UNE NATION.

Quelque soit, au surplus, l'étendue du pouvoir central, il doit être indépendant pour tout ce qui est dans ses limites, et ce qui émane de lui doit être obligatoire pour les Cantons, sans avoir besoin de leur ratification. Chaque membre de l'association doit céder une partie de ses droits souverains, pour s'assurer d'autant mieux l'exercice des autres. Si les Députés à la Diète doivent toujours voter d'après des instructions

dont ils ne puissent s'écarter, toutes les lumières qui jaillissent du choc des opinions sont perdues, et les discussions ne sont que des combats simulés. C'est ensuite de ce paralysant principe, qui n'avait pas été introduit sans raison dans l'Acte de Médiation, que la Diète, pendant dix ans, si l'on en excepte les cas d'urgence, n'a produit aucun résultat et a laissé indécis les objets mêmes pour lesquels elle avait été constitutionnellement autorisée. Nos Représentans auraient donc pu s'épargner la peine de se rassembler chaque année pendant six semaines, et on aurait mieux fait d'envoyer les votes des Cantons, pour les faire compter par des scrutateurs.

Que le Gouvernement fédéral se compose d'une autorité législative la Diète, et d'une autorité exécutive le Conseil fédéral, dont les membres soient nommés alternativement par les Cantons, et ne soient pas nombreux; mais qu'on ne voye plus un Chef avec des pouvoirs à lui, et quand on se mettra en campagne, que ce soit sous un Général responsable, *ne per unius delictum civitas patiatur infamiam et detrimentum*, comme s'exprime la charte de la ville de Berne.

On avance en faveur de l'isolement des États "que la variété des formes favorise le développement des facultés humaines, et donne plus d'essor à leur activité, tandis que l'uniformité en est le tombeau; qu'entre plusieurs communautés voisines l'émulation produit plus de bien que leur réunion ne pourrait en faire; on s'appuye ici, de l'exemple de la Grèce, où l'esprit humain avait atteint le plus haut degré de culture, de celui des Provinces Unies où la mer a été domptée par la persévérance de l'industrie; de celui

des États-Unis d'Amérique, où une nouvelle race d'hommes sort de la terre et rappelle le prodige opéré par Deucalion." Nous rendrons une entière justice à la vérité de cet argument, si, comme l'a fait dernièrement l'un des plus éloquens défenseurs de la liberté Germanique, on l'oppose à cette fureur envahissante qui ne respire que la réunion des pays et l'empire du monde. Il entre évidemment dans les vues de la nature, que notre espèce se perfectionne sous toutes les formes qui lui sont offertes, et qu'ici, comme partout, l'unité et l'ordre naissent de la variété. Chaque nation doit être et devenir, ce qu'elle peut être et devenir d'après le caractère, les mœurs et la langue qui lui sont propres. Mais, lorsqu'il est question des rapports politiques d'un petit peuple, l'application de ce principe doit avoir ses bornes, autrement on ferait de chaque village un État indépendant, et l'on ne trouverait rien de plus parfait que la constitution des soixante-trois *Communes-Républiques* de la Rhétie, dont cependant on n'a jamais dit, que la fleur de l'esprit humain s'y soit développée d'une manière particulière, quoiqu'on trouve chez ce peuple, aussi bien que dans le reste de la Suisse, des hommes distingués et riches de connaissances. Nous voulons laisser à chaque grande ou petite communauté son cercle d'activité, pourvu qu'on ne lui sacrifie pas le bien du tout. Nous ne désirons pas un lien fédéral plus fort que celui qui a fait une nation des Hollandais, des Américains et même des Grecs, quoique sous une autre forme. Quelque isolés, en effet, que fussent les États de la Grèce avant la guerre des Perses, cette entreprise nationale les réunit ce-

pendant sous la primauté d'Athènes, pendant laquelle la Grèce atteignit le plus haut degré de sa prospérité. Mais, comme ceci était une primauté et non un lien d'égalité, on en vit sortir des dissensions et des guerres intestines, dès que le danger commun eut cessé. La liberté de la Grèce succomba pour la première fois dans la lutte d'Athènes et de Sparte pour la suprématie; et lorsque, plus tard, elle reparut, ce fut par la Ligue Achéenne, qui aurait sauvé la Grèce s'il n'avait pas été écrit dans le livre des destinées : qu'elle devait plier avec le reste du monde sous le joug des Romains (\*).

Quant aux objections particulières qu'on fait contre une union plus étroite des diverses parties de notre patrie, la principale est celle que l'on

(\*) Polybe dit de cette ligue : "Après que dans les anciens temps plusieurs eurent tenté de réunir les Etats du Péloponèse pour l'avantage commun, sans pouvoir y réussir, parce que chacun avait en vue sa domination particulière et que nul ne songeait à la liberté générale, les choses en sont venues de nos jours au point que ces divers Etats, non-seulement sont unis par un lien fédéral, mais ont encore en commun les lois, les poids, les mesures, les monnaies, et en outre les chefs du gouvernement, les magistrats et les juges. En un mot, ils ne manque aux Etats du Péloponèse que des murailles communes pour faire une seule ville, tout le reste leur est commun, ou du moins, est organisé sur un même pied dans les diverses villes." (Polybe, Liv. II. C. 37.) Le même auteur, en parlant de l'esprit de cette association, dit : "Comme les fondateurs de cette ligue ne se réservèrent pour eux aucune prérogative, et que les nouveaux membres, à mesure qu'ils y entrèrent devinrent égaux aux autres, on atteignit rapidement le but proposé, en se servant des deux moyens les plus efficaces l'égalité et l'esprit public; auxquels on doit attribuer que les habitans du Péloponèse animés d'un même esprit sont parvenus au degré de prospérité dont ils jouissent."



tire de l'esprit d'indépendance qui règne dans les petits Cantons (\*). Mais le peuple de ces Cantons devrait se dire, ou plutôt ses chefs devraient lui dire, ce qu'autrefois Rodolph d'Erlach dit à ses concitoyens, en marchant avec eux à l'ennemi. "Vous êtes des hommes libres et vous  
 „ demeurerez libres, mais seulement lorsque  
 „ vous saurez obéir quand et à qui il le faut". Sans une dépendance réciproque on ne saurait concevoir aucun lien social, de quelque espèce que ce soit, aucune union fédérale quelque faible qu'elle puisse être : mais pour qui cette dépendance pourrait-elle être plus aisée à supporter que pour ces Cantons qui auront au Gouvernement Fédéral une part hors de toute proportion avec leur population, qui donneront des Magistrats au reste de la Confédération, bien loin d'en recevoir ?

Voudrait-on faire valoir ici les charges publiques que ces Cantons redoutent d'un Gouvernement central ? Nous répondrions qu'ils gagneraient

(\*) " Si la confédération veut agir avec dignité et vigueur  
 „ dans les affaires extérieures, il est encore beaucoup plus im-  
 „ portant pour elle, qu'il ne le fut dans les temps de Rodolph  
 „ Brun, que tous les Etats se réunissent pour ne former, en  
 „ tout qu'une seule nation. Un Etat, comme un particulier,  
 „ s'il veut être indépendant, doit faire à ce noble dessein beau-  
 „ coup de sacrifices pénibles de penchans et d'avantages per-  
 „ sonnels : celui qui ne peut, ou ne veut pas les faire, perdra  
 „ sa liberté, parce qu'il n'en sera pas digne, ou qu'il sera trop  
 „ faible pour elle." Muller, Liv. II. Chap. 4 et dans une  
 „ note sur ce passage : " Ecrit lorsqu'il existait entre les puis-  
 „ sances voisines une équilibre qui permettait à la Suisse d'a-  
 „ voir sa volonté libre : observation utile si cet équilibre était  
 „ rétabli, ou pour des Liges qui se formeraient à l'avenir et  
 „ se trouveraient dans de meilleures positions."

encore plutôt qu'ils ne perdraient , car les dépenses communes , qui amèneraient nécessairement une diminution dans les dépenses cantonales , seraient faites par une caisse commune à laquelle les petits Cantons , vu l'exiguité de leurs ressources , contribueraient peu ou point — si de semblables calculs pouvaient être admis dans une pareille circonstance , c'est aux Cantons plus grands , plus riches , plus populeux qu'il appartiendrait de voter contre une union plus étroite ; à ces Cantons qui , par leur position , la fertilité de leur sol et leur industrie ont moins besoin des petits que ceux-ci n'ont besoin d'eux ; à ces Cantons auprès desquels les petits ont souvent et jamais en vain réclamé des secours.

Mais , dira-t-on “ les frontières plus ouvertes des grands Cantons leur rendent plus nécessaire une Ligue défensive plus forte que celle dont auraient besoin les autres , qui sont fortifiés par la nature. ” Si les Waldstette pouvaient le croire , il faudrait qu'ils eussent oublié que leurs défilés et leurs vallées ont été , de nos jours , traversés par les armées de trois nations , qui s'y sont précipitées en escaladant des hauteurs qu'on n'avait jusqu'alors vu franchir qu'aux chasseurs de chamois. Ils ont combattu avec gloire pour la seconde fois à Morgarten ; mais ce n'est point là , c'est sur les bords de l'Aar que les frontières de Schwitz auraient dû être défendues ; c'est le 5 Mars , lorsque les troupes des Waldstette abandonnèrent Berne pour retourner chez elles , et non à Morgarten qu'elles ont été forcées.

Serait-ce , enfin , l'attachement pour ce qui est ancien , qui éloigne ces mêmes Cantons d'une union plus étroite ? et nous aussi nous désirons

ce qui fut jadis , non pas il est vrai des formés vides et inanimées , mais l'esprit qui animait nos ancêtres , l'esprit qui parlait à Stanz par la bouche du pieux Hermite , l'esprit qui fit dire aux hommes de Schwitz lorsque Zug et Glaris étaient menacés par l'Autriche. " Personne ne sait ce  
 „ que le Duc veut faire , mais ce que nous savons  
 „ bien , c'est que nous juré alliance éternelle à  
 „ nos frères de Zug et de Glaris , que nous la  
 „ maintiendrons avec tous nos Confédérés , ou  
 „ seuls. "

La plus mauvaise constitution qu'on pourrait se donner serait une constitution mixte. Si l'on ne veut pas établir un Pouvoir Fédéral suffisant , qu'on retourne plutôt au fédéralisme pur , et que chaque Canton reste dans la pleine possession de son indépendance. Alors , du moins , on verra une partie des Cantons régler convenablement leur intérieur et recueillir les fruits d'une administration sage ; et , dans les jours du danger , peut-être la Providence , comme notre patrie l'a souvent éprouvé , déploiera en notre faveur son action bienfaisante et nous prendra sous sa protection. Qu'alors un Canton Directeur permanent soigne les affaires de la Confédération ; et quel autre pourrait-ce être que Zurich , qui , après la dissolution de cette Ligue de cinq siècles , en a de nouveau réuni les membres et qui , par sa sagesse et sa modération , a si bien mérité de la patrie commune ?

Nous n'avons jusques à présent parlé que de la Constitution Fédérale , parce que nous sommes dans l'opinion , qu'il doit d'abord exister une Suisse , avant qu'il puisse être question de Cantons , et que tout autre intérêt doit céder à celui

d'avoir une patrie commune. Ce fut aussi là l'esprit qui anima le 29 Décembre les Députés des Cantons , lorsqu'ils se tendirent unanimement la main pour former une nouvelle Ligue ; mais hélas ! les fruits de cette journée , digne de meilleurs temps sont en grande partie perdus. On n'a que trop réussi à mettre en mouvement les intérêts des personnes , des familles , des communes et des cantons , qui sont en opposition avec le bien général , à réveiller d'anciennes prétentions , à souffler l'esprit de parti et les passions qui en sont la suite. Au 29 Décembre la Suisse entière , à l'exception de Berne était unanime , aujourd'hui elle est divisée en autant de partis qu'il peut y avoir d'intérêts , de sentimens et de vues particulières.

Lorsque les troupes des puissances alliées entrèrent sur notre territoire ce que nous avions de mieux à faire était de rompre le lien de la Médiation Française qui menaçait , d'un moment à l'autre , de se changer en chaînes , mais quant à l'Acte de Médiation lui-même il ne fallait que le revoir avec calme et l'amender. Une expérience de dix ans nous avait fait connaître l'insuffisance de notre lien fédéral , les vices des élections populaires introduites partout et bien d'autres défauts encore. Au lieu de les corriger le Gouvernement de Berne renversa absolument l'ordre de choses subsistant et donna à d'autres Cantons le signal d'un bouleversement semblable.

Si dans une époque où les peuples de l'Europe combattaient pour la justice et la liberté avec des efforts inouis jusques alors , nous ne fûmes occupés que de querelles intérieures , leurs premiers auteurs auront à en répondre à la postérité.

Quoique

Quoique la question de l'indépendance de l'Argovie et du Pays-de-Vaud soit irrévocablement décidée, comme elle ne cesse d'être reproduite par ceux qui l'ont élevée, nous ne regardons pas comme inutile de lui donner encore des éclaircissemens. Nous nous attacherons aux principes établis en faveur de Berne, soit dans des actes publics, soit dans une suite de pamphlets depuis le *pieux souhait du jour de l'an* ( *Neujahrswunsche* ) jusques au *Res clamat in Dominum*. ( \* )

On met en avant et par dessus tout, *le droit de conquête*. Mais la conquête de l'Argovie n'est pas l'événement le plus glorieux dans l'histoire de la République de Berne. Lorsque le Roi Sigismond exhorta les Suisses à déclarer la guerre au Duc Frédéric, qui avait été mis au ban de l'Empire, les anciens Suisses des trois Waldstette, avec les Cantons de Zug, de Glaris, de Zurich et de Lucerne répondirent : " Nous avons juré au Duc, „ il y a trois ans, une paix de cinquante ans, et „ nous trouvons injuste de nous élever contre lui, „ aujourd'hui qu'il est dans le malheur. " Berne se réserva d'y réfléchir. Lorsqu'ensuite le Roi revint à la charge et exigea des Confédérés la déclaration de guerre, en vertu de leurs devoirs envers l'Empire et l'Eglise, en leur promettant que les pays conquis seraient à jamais le salaire de leurs armes, les mêmes Cantons répondirent encore : " qu'ils ne pouvaient point se laisser persuader,

---

( \* ) Epigraphe d'un pamphlet qui a paru dernièrement à Berne. Lisez plutôt : *Res clamat in deserto*.

„ qu'une telle entreprise put se concilier avec  
 „ cette réputation de bonne foi, qui leur était  
 „ chère par dessus tout (\*). ” Mais cependant  
 lorsqu'ils apprirent que les Bernois, comme fidèles  
 enfans de l'Empire et de l'Eglise, se mettaient  
 en campagne contre l'Autriche, ils s'armèrent  
 aussi pour prendre part à leurs conquêtes. Il ne  
 s'était pas écoulé plus d'un demi siècle depuis  
 que les anciens Confédérés avaient conquis Glaris  
 et Zug, pour leur donner la liberté. L'historien  
 de la Suisse, en parlant de ces premiers temps  
 dit : “ Tous les cantons confédérés formaient  
 „ une association d'intrépides défenseurs  
 „ des droits primitifs de l'homme, qui ne possé-  
 „ daient que leur liberté et ne maniaient que les  
 „ armes. Comme ces vaillans hommes n'ambition-  
 „ naient pas le territoire de Glaris, mais  
 „ seulement les Glaronois et qu'aucun d'eux ne  
 „ pensait à les soumettre à la loi de conquête  
 „ ils les admirent volontiers dans la Confédération  
 „ ( \*\* ). ”

„ Aussi il ne tint presque à rien que l'Argovie  
 ne fut conquise de la même manière. Muller dit :  
 „ Dès que le malheur du Duc et les réquisitoires  
 „ du Roi Sigismond furent connus dans l'Argo-  
 „ vie, personne ne douta du parti que prendrait  
 „ la ville de Berne. À la vue du changement dont  
 „ l'antique constitution était menacée, les villes  
 „ et les Seigneurs de l'Argovie tinrent une assem-  
 „ blée générale à Sur. Les villes voulaient que  
 „ l'Argovie format une ligue perpétuelle pour la

---

(\*) Muller, 3<sup>e</sup> Liv. Chap. 1<sup>er</sup>.

(\*\*) Muller, 2<sup>e</sup> Liv. Chap. 4.

„ défense commune et que , composant ainsi une  
 „ République importante, elle entrât dans la Con-  
 „ fédération Helvétique. Elles regardaient ce  
 „ moyen comme le meilleur pour conserver les  
 „ droits du prince et leurs propres franchises et  
 „ pour jouir de la même dignité et du même sort  
 „ que les Cantons , en demeurant neutres entre  
 „ l'Autriche et la Suisse , sans craindre de supé-  
 „ rieur , sans être gouvernées par leurs égales.  
 „ Les Seigneurs rejetèrent cette idée , soit parce  
 „ qu'ils conjecturaient qu'elle déplairait au Prince,  
 „ soit parce que l'égalité de la Confédération ne  
 „ leur convenait pas. Les villes , quoiqu'avec len-  
 „ teur , résolurent de solliciter la protection de la  
 „ Confédération. Leurs Magistrats partirent de  
 „ grand matin pour se rendre auprès des Confé-  
 „ dérés , mais , avant le point du jour , la ban-  
 „ nière de Lucerne avec une troupe considérable  
 „ était entrée dans l'Argovie, sous la conduite de  
 „ l'Avoyer Ulrich Walker ; les députés virent ,  
 „ de toutes les hauteurs , des signes certains de  
 „ la marche de tous les Confédérés ; saisis d'ef-  
 „ froi ils regardèrent leur cause comme perdue et  
 „ chacun d'eux rentra avec précipitation dans ses  
 „ foyers ( \* ). ” Ce passage peut du moins prou-  
 „ ver que l'indépendance de l'Argovie n'était pas  
 „ de nos jours une idée si nouvelle et si inouïe.

C'est ainsi que les villes de l'Argovie passèrent  
 sous la domination de Berne , qui leur assura  
 leurs droits et franchises et céda même à l'une  
 d'elles les droits dont l'Autriche y avait joui jus-  
 qu'alors. Il serait trop long à raconter comment

---

( \* ) *Muller*, 2<sup>e</sup> Liv. Chap. 4.

le temps, ou plutôt la force, ont successivement porté atteinte à ces droits, à ces franchises, et comment, nonobstant la résistance des villes, une domination, d'abord limitée, est devenue insensiblement une souveraineté absolue. Quelques lignes de Muller, auquel personne ne reprochera des préventions contre Berne, peuvent tenir ici la place de toutes les autres preuves. " On doit  
 „ dire, que les franchises de ces villes leur ve-  
 „ naient de leurs fondateurs, les anciens Princes,  
 „ et qu'elles avaient le droit de délibérer dans les  
 „ assemblées générales sur les affaires de l'Ar-  
 „ govie : mais elles jouirent sous le nouveau  
 „ gouvernement d'un plus grand repos et d'un  
 „ bonheur plus constant." (\*)

Une violation de droits et de franchises semblable, ou même plus grande, peut être reprochée à Berne par le Pays-de-Vaud. Un de ces droits, et le plus important de tous, consistait dans l'assemblée des États du pays à Moudon, qui a cessé absolument depuis la domination bernoise. Un défenseur de cette dernière a observé, il est vrai, que ces États n'avaient qu'à consentir les impôts, et que le gouvernement de Berne n'avant jamais exigé du Pays-de-Vaud aucun nouvel impôt, il n'a jamais été dans le cas de les rassembler ; mais il est fâcheux que l'une et l'autre de ces assertions manquent de justesse.

En effet, immédiatement après la prise de possession du Pays-de-Vaud, et de nouveau, après la conclusion du traité de Lausanne, Berne exigea de ce pays des contributions considérables,

---

(\*) 2<sup>e</sup> Liv. Chap. 1.



et un Avoyer de Berne qui, à la vérité, a vécu dans le 15<sup>e</sup> et non dans le 19<sup>e</sup> siècle, va nous prouver, que le consentement de l'impôt n'était pas le seul objet dont les États de Vaud pussent s'occuper. Lorsque Nicolas de Diesbach, dans la querelle des Seigneurs avec le Gouvernement, demanda un tribunal neutre; il dit entr'autres au Conseil: "Que la même chose avait lieu dans toute la principauté de Savoye, où les sujets en appelaient, au besoin, contre leur Duc, soit à Moudon, soit à Chambéry, soit à Turin (\*)." Il y a plus, le Gouvernement Bernois, comme le Duc de Savoye, immédiatement avant la conquête du Pays-de-Vaud, ne mettaient pas en doute, que les États de Vaud ne possédassent d'autres droits souverains que celui de consentir l'impôt, puisque le premier cherchait à les engager à ne prendre aucune part à la guerre du Duc contre Genève, et, qu'au contraire, le dernier demandait d'eux la levée d'un corps de troupes auxiliaires qui lui fut refusé (\*\*). Au reste, le Pays-de-Vaud ne pouvait pas espérer un meilleur traitement de la part des Bernois, qui, après être venus, en vertu du droit de combourgeoisie, au secours de Genève, lui demandaient tout bonnement de se ranger sous leur domination.

Toutefois, nous voulons admettre, que toutes les conditions en faveur de l'Argovie et du Pays-de-Vaud ont été fidèlement observées, ou si on l'aime mieux, que ces deux pays se sont soumis

---

(\*) *Twingherren-Streit, beschrieben von Thüring Frickardt.* S. 25.

(\*\*) *Ruchat, Tom 5. Pag. 284.*

à Berne sans aucune réserve et nous borner à ces faits incontestables : que Berne a conquis l'Argovie, dans huit jours, avec le secours de ses combourgeois de Soleure, Bienne, la Neuveville et Neufschâtel ; qu'il a conquis le Pays-de-Vaud, en quinze jours, avec le secours de ses combourgeois de Lausanne, s'en suivra-t-il, que l'Argovie et le Pays-de-Vaud doivent demeurer pour l'éternité sa propriété ? Dans ce cas aucun pays conquis ne pourrait être redemandé au conquérant, et les choses tourneraient en particulier fort mal pour la liberté de l'Allemagne, qui vient de se délivrer d'un joug que le droit de conquête lui avoit imposé. Oui, précisément parce que l'Argovie et le Pays-de-Vaud ne sont pas tombés sous la domination de Berne par une transaction volontaire, mais par droit de conquête, cette domination finit dès que ces pays se sentent les plus forts. Ce que la force donne, la force peut le reprendre, et quand même les Cantons d'Argovie et de Vaud n'ont pas encore été dans le cas de maintenir leur indépendance par la force des armes, leurs adversaires doivent considérer qu'il y a dans le monde moral, comme dans le monde physique des forces virtuelles, qui doivent être pesées et prises en considération lorsqu'on établit des lois.

Mais ces adversaires répliquent : “ que la ville  
 „ de Berne a payé des sommes pour le rachat de  
 „ ses conquêtes et que, plus tard, elle a acheté  
 „ dans l'Argovie et dans le Pays-de-Vaud des  
 „ droits seigneuriaux et d'autres propriétés ; qu'elle  
 „ le a pourvu à ces dépenses au moyen de contributions  
 „ fournies par sa bourgeoisie et que  
 „ cette dernière a donc acquis un droit de pro-

„priété inviolable.” Il y a du vrai dans le rachat dont on parle ici, en tant qu’il fut payé 5000 florins au Roi Sigismond, qui pour cela hypothéqua l’Argovie; de plus Berne, depuis la réunion de l’Argovie et du Pays-de-Vaud, a multiplié et agrandi par des achats ses possessions, dans ces contrées, comme dans son ancien territoire; nous convenons encore, que, jusques à l’époque de la réformation, où les biens de l’Eglise fournirent une riche source de revenus, ces acquisitions furent faites, comme les autres dépenses publiques, au moyen de contributions.... mais, qu’on ne s’y trompe pas, celles-ci ne furent pas levées seulement sur les bourgeois de la ville de Berne, elles le furent sur tous les citoyens et ressortissans du pays. S’il plaisait une fois au Gouvernement de Berne de faire connaître pleinement les registres des contributions (*Tellbücher*) conservés dans ses archives, on pourrait alors dresser les comptes de la ville et du territoire. En attendant, on peut se convaincre par Thüring Frickardt, Justinger, Valerius Anselmus et d’autres historiens de ces temps-là, que, depuis que Berne a été en possession d’un territoire, ses ressortissans ont contribué aux charges publiques, aux frais de guerre, aux acquisitions diverses, aussi bien que les bourgeois de la ville, et même dans une proportion bien plus forte, puisqu’ils se trouvèrent bientôt en plus grand nombre. Pour nous en tenir seulement au témoignage de Thuring Frickardt, on trouve dans son histoire de la querelle des Seigneurs, déjà citée, dix passages pour un, où il est parlé des contributions exigées du pays et même

des troubles qui s'élevèrent à l'occasion de leur perception.

Quant au *rachat* ( si on peut l'appeler ainsi ) du Pays-de-Vaud , il offre cette circonstance remarquable , que la ville de Berne , dès qu'elle fut assurée , par son traité avec la Savoye , de la possession de cette contrée , en exigea une somme considérable , sous le prétexte d'éteindre les dettes qui étaient hypothéquées sur elle , et s'empara ainsi , en même temps , de l'hypothèque et du prêt. L'éclaircissement historique des prétentions que Berne fonde sur ses achats , conduit donc généralement à ce résultat : que l'Argovie et le Pays-de-Vaud ont aussi bien des droits de propriété sur le territoire du Canton actuel de Berne que la ville de Berne en a sur les leurs , surtout si l'on considère , que les biens Ecclésiastiques , qui ont été versés de ces pays dans la caisse de la ville de Berne , n'avaient pas été fondés par des Bernois , mais par des Argoviens et des Vaudois.

On avance encore en faveur de Berne une longue possession de l'Argovie et du Pays-de-Vaud reconnue par toutes les puissances de l'Europe. Les deux Cantons peuvent opposer à cela une possession , à la vérité seulement de 16 ans , mais qui n'en a pas été moins reconnue , puisqu'on a vu dans les dix dernières années , auprès des Diètes des dix-neuf Cantons , plus d'Ambassadeurs étrangers qu'il n'en parut jamais précédemment dans les Diètes des treize Cantons.

Tout comme , en 1415 , le Roi Sigismond , et en 1536 , François I<sup>er</sup> , procurèrent aux Bernois , l'un la conquête de l'Argovie , l'autre celle du Pays-de-Vaud , de même , par l'éternelle vicissitude des choses , une influence étrangère leur

fit perdre en 1798 ces mêmes conquêtes. Cinq ans plus tard, l'Argovie et Vaud devinrent, par la constitution fédérative de l'Acte de Médiation, au lieu de simples arrondissemens administratifs, tels qu'ils avaient été avec le reste de la Suisse sous la République Helvétique, des Cantons existans par eux-mêmes et indépendans. Depuis lors ils se sont gouvernés eux-mêmes, comme l'ont fait leurs Confédérés; ils ont pris part à toutes les affaires de la Suisse; ils ont exercé, en général, tous les droits de membres de la Confédération, comme ils en ont rempli fidèlement tous les devoirs. Leurs Députés ont siégé à la Diète, au moins une fois l'an, à côté des Députés de Berne; leurs Gouvernemens et leurs Administrations ont entretenu avec le Gouvernement et les Administrations du Canton de Berne des relations multipliées et qui paraissaient des plus amicales. Qui aurait pu ne pas regarder un tel état de choses comme assuré, ou du moins comme reconnu par les Bernois?

Mais le Gouvernement de Berne dit aujourd'hui, et cela pour la première fois depuis onze ans: "qu'il n'a jamais reconnu l'Acte de Médiation, et qu'il ne s'y est soumis qu'en cédant à la force." Les hommes, qui ont été nommés à la Consulta convoquée pour concourir à la rédaction de la charte constitutionnelle et qui n'ont pas accepté cette mission; les hommes élus aux places du nouveau Gouvernement qui les ont refusées, ou qui les ont abdiquées, immédiatement après les avoir acceptées, pourraient certainement dire: qu'ils n'ont pas reconnu l'Acte de Médiation; mais ceux qui ont eux-mêmes signé cet acte, qui l'ont juré, au moins dix fois,

d'une manière publique et solennelle, qui, aussi long-temps qu'il a été en vigueur, ont recherché par tous les moyens et même par des moyens qui n'étaient pas toujours des plus honorables, les places du Gouvernement, qui se sont toujours empressés de se mettre sur les rangs lorsqu'il s'agissait de missions auprès du Médiateur, qui en ont été récompensés par des services de table et des boîtes d'or, comment peuvent-ils parler de soumission forcée? Lorsqu'on ne cède qu'à la force, on demeure tranquille chez soi, on prête une obéissance passive et non aussi active.

Mais, dit-on, "la réunion de l'Argovie et du Pays-de-Vaud à Berne n'est pas seulement réclamée par la justice, elle l'est encore par le plus grand bien de ces contrées. Où pourraient-elles trouver une prospérité plus grande, où pourraient-elles en jouir plus tranquillement que sous l'administration sage et paternelle de Berne?" Nous savons, que cette administration a été vantée par divers écrivains statistiques et voyageurs, (\*) jugement auquel l'aspect d'un pays généralement bien cultivé, et surtout la vue

---

(\*) Il est toutefois aisé de prouver que tous les écrivains statistiques et voyageurs n'ont pas eu une opinion aussi avantageuse de l'administration de Berne. Nous n'avons besoin pour cela que des jugemens portés par Meiners et Gibbon, dont le premier a observé la Suisse mieux qu'aucun autre étranger, et le second y a passé une partie de sa vie.]

Gibbon dit dans une lettre adressée à un Vaudois et qui, pour le dire en passant, a été supprimée dans la traduction française de ses œuvres. (*Miscellaneous Works etc. Basil. Vol. 6. pag 61.*) "Malheureusement on trouve dans votre administration publique une multitude de défauts. Le devoir d'un Gouvernement est de rendre son peuple aussi heureux que ses circonstances peuvent le lui permettre. Ses efforts, dans

d'une capitale riche , bien entretenue , abondamment pourvue d'établissémens utiles ont dû beaucoup contribuer. Mais , à quelle distance l'agriculture du Canton de Berne ne se trouvait-elle pas de celle, par exemple , du Canton de Zurich, où cependant de grandes entraves pesaient sur

ce qui tient à l'utilité publique , peuvent être interrompus , lorsqu'il doit soutenir une guerre défensive et pourvoir à ce qu'elle exige , mais , dès que la paix est rétablie , il doit s'occuper sans relâche et d'une manière utile des intérêts de la religion , des lois , de la morale , des sciences , de la police , du commerce et de l'agriculture. Examinons d'après ce principe le mérite de l'administration Bernoise. Les membres de ce Gouvernement étaient depuis 1536 les maîtres du Pays-de-Vaud. Si nous considérons le déplorable état dans lequel la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne se trouvaient à cette époque , nous avons peine à croire que ces pays aient été les mêmes que ceux qui nous sont connus aujourd'hui sous ces noms-là. Leur barbarie est devenue civilisation , leur ignorance lumière ; leur pauvreté prospérité. Là où , jadis , étaient des déserts , on voit aujourd'hui des grandes cités , et les forêts se sont métamorphosées en champs fertiles. La comparaison de l'état du Pays-de-Vaud , tel qu'il était alors et tel qu'il est aujourd'hui , n'offre point un tableau aussi satisfaisant. On y voit toujours les arts négligés , parce qu'ils n'ont aucun encouragement ; le pays est toujours sans commerce , sans manufactures ; nous n'entendons parler d'aucune entreprise tendant à avancer la prospérité du peuple ; nous ne voyons autre chose que les signes d'un sommeil de mort général. Cependant , les princes de ces pays que nous venons de citer n'ont eu que des momens pour accomplir leurs grands desseins , et le Gouvernement Bernois a eu pour cela des siècles. Je vous le demande à vous-mêmes : nommez moi un seul établissement utile que le Pays-de-Vaud doive au Gouvernement Bernois. Ne me parlez pas de l'Académie de Lausanne , qui fut fondée dans le temps de la réformation par un élan de zèle religieux , mais qui depuis a été totalement abandonnée." Si nous avons abrégé ce passage , traduit d'ailleurs de mot à mot , on n'aura qu'à le comparer à l'original , pour se convaincre que nous n'avons fait ces retranchemens que par ménagement et pour laisser en paix les morts.

l'industrie ? Et comment l'état florissant d'une capitale dans laquelle se versent les revenus du pays, peut-il donner la mesure de la prospérité de ce dernier ? Nous sommes cependant très-éloignés de vouloir atténuer ce qu'il pouvoit y avoir de bien dans l'ancienne administration de Berne ; nous accordons , au contraire , que ce Gouvernement a administré son pays comme un bon père de famille administre son patrimoine , qu'il ne dissipe pas , parce qu'il veut en laisser jouir ceux qui viennent après lui ; mais nous demanderons : si les Cantons de Vaud et d'Argovie, depuis qu'ils existent par eux-mêmes , n'ont pas été aussi bien , et même encore mieux , administrés que dans les temps où ils faisaient partie du Canton de Berne ?

Le Canton d'Argovie a aujourd'hui un bon code criminel et une bonne procédure criminelle. Sous Berne les délits étaient punis sans lois , et seulement d'après la volonté des juges. — Le Canton d'Argovie a fait des troupes exercées et utiles , d'une milice dont , sous le Gouvernement de Berne , on n'aurait pu tirer aucun parti. — Il a établi , pour le maintien de la police un corps de gendarmerie bien organisé ; sous Berne la tranquillité publique était confiée à un petit nombre de misérables archers. — Il a ouvert , à grands frais , une nouvelle route au travers du Jura , que le pays avait vainement désirée ; construit treize nouveaux ponts et fait des corrections au cours des rivières. — Pendant ces dix ans , plus de 50 écoles de campagne ont été fondées , 75 maisons d'école , en partie bâties à neuf , en partie considérablement aggrandies et mieux arrangées , tous les salaires des régens ont été augmentés ; sous



L'Administration Bernoise la plus haute paye s'élevait à 70 francs, maintenant la plus petite est de 75 et les plus fortes montent à 300 jusques à 400 francs. — Dans la plupart des communes on a créé des fonds d'écoles, ou augmenté ceux qui existaient; jadis on ne voyait qu'un petit nombre d'écoles dotées et cela très-mal. — Dans chaque district il y a, aux frais de l'État, un établissement d'instruction pour les régens, tant pour ceux qui sont déjà placés que pour les apprentis; sous la domination de Berne on laissait à la bonne nature le soin de former ceux qui devaient former le peuple, aussi, rarement voyait-on un maître d'école de la campagne qui sut lire correctement. — Dans chaque district il y a un conseil pour les écoles et pour chaque école un inspecteur particulier adjoint au Pasteur de la commune. Un Conseil d'éducation a la direction générale de tout ce qui concerne l'instruction; le Gouvernement de Berne ne s'occupait de l'éducation du peuple qu'autant que cet objet est du ressort de l'Eglise. — On a employé des sommes considérables pour répandre de bons livres élémentaires et pour la distribution de prix d'encouragement. — Dans toutes les grandes fabriques les enfans, qui y travaillent, sont instruits par des maîtres particuliers; jadis on laissait la jeunesse s'y corrompre. — Les villes de l'ancienne Argovie ont étendu, amélioré, monté sur un pied conforme aux besoins du temps leurs écoles de l'un et de l'autre sexe. La ville d'Aarau, si distinguée par son esprit public, leur a encore ici donné l'exemple. A côté d'écoles publiques bien organisées, il y existe, depuis 13 ans, un établissement pour une instruction plus relevée, digne de servir de

modèle, qui a été fondé et entretenu par des particuliers et déclaré dernièrement Institution Cantonale par le Gouvernement, lequel lui a assuré un secours annuel de 10,000 francs. Jadis le père de famille de l'Argovie qui voulait faire apprendre à son fils un peu plus qu'à lire et à écrire, devait l'entretenir à grands frais dans la capitale. — Dix bourses ont été fondées pour les études nécessaires aux vocations savantes et pour faciliter les séjours dans les universités étrangères. — Il existe un établissement cantonal d'éducation pour les filles, où toutes les branches d'instruction propres à leur sexe sont enseignées et où elles peuvent se former à l'état d'institutrice. — Le Canton a acheté une des plus importantes bibliothèques de la Suisse, celle de Zurlauben; il l'a considérablement augmentée et consacrée à l'usage du public. — Il s'est mis par l'acquisition des droits de collature en possession du droit de nomination à toutes les places de Pasteurs. — Il a établi des Médecins de districts, des écoles de sages-femmes, et fondé un hôpital, où les malades privés de secours trouvent les soins et la guérison. Sous l'Administration Bernoise il n'y avoit d'hôpital que dans la capitale, éloignée de l'Argovie de 10 jusques à 16 lieues. — Le Gouvernement d'Argovie a dépensé des sommes considérables pour le soulagement des pauvres, et, ce qui seul peut faire du don un bienfait, il en a assuré l'emploi convenable par l'établissement d'une commission des pauvres et de directeurs qui fonctionnent sous elle dans les districts. Pour rendre ces dépenses à l'avenir indépendantes des revenus de l'Etat, il a créé un fonds des pauvres qui déjà s'élève à environ 100,000 francs. Sous

l'Administration Bernoise les secours publics consistaient en aumônes, qui, lorsqu'elles sont réparties au hasard, sont plus propres à propager la pauvreté, qu'à la diminuer et à l'éteindre. La distribution des secours communaux est soumise à une inspection et à un contrôle tel qu'on n'en trouverait pas facilement ailleurs de plus parfait. Sous le précédent Gouvernement les biens des pauvres dans les communes étaient tout-à-fait insignifiants et l'assistance devait se faire, en grande partie, par des contributions; aujourd'hui la somme de ces biens, sans y comprendre ceux des pauvres dans les villes, s'élève à plus d'un demi million de francs. — Le Canton d'Argovie est le premier qui ait fondé en Suisse un établissement d'assurance générale pour les incendies. — Il se trouve dans le même Canton une caisse qui reçoit et fait fructifier ces épargnes de la classe du peuple dépourvue de propriétés, qui sans cela seraient perdues. Autrefois ce n'était qu'aux domestiques de la capitale qu'un établissement pareil était destiné.

Qu'on nous nomme, nous ne voulons pas dire dix, mais cent ans de l'administration de Berne, où un aussi grand nombre d'établissements utiles et bienfaisans ayant été formés ! Si une partie de ceux dont nous venons de faire mention, ont été l'œuvre des communes et même de particuliers, ils doivent cependant presque tous leur naissance à l'impulsion qu'a donnée le Gouvernement, et ils ont été exécutés sous sa direction; d'ailleurs ce n'est pas la louange d'un Gouvernement, ni une cause personnelle qu'il s'agit de défendre; plus la coopération du pays au bien qui s'est fait, depuis dix ans, en Argovie a été générale, plus

elle prouve d'une manière incontestable, ce que peut un peuple libre qui ne fait usage de ses forces et de ses ressources que pour son propre bonheur.

Et avec quoi s'est opéré tout le bien que le Gouvernement a fait directement ? Il ne possédait pas un trésor qui, à l'instar de celui de Berne, aurait suffi pour la conquête de l'Égypte. Une partie des impôts qui étaient payés au Gouvernement de Berne sont abolis, et on n'en a pas établi de nouveaux. Mais, les revenus de l'État ne sont pas, comme autrefois, absorbés par des traitemens stériles, la moëlle du pays n'en est pas exportée. Mais, aucun fonctionnaire public ne s'enrichit par ses emplois ; les traitemens les plus élevés dans le Canton ne suffisant pas pour vivre décemment sans une fortune particulière. Le personnel du Gouvernement, composé de neuf membres, ne coûte guères plus de la moitié de ce que rapportait autrefois un seul Bailliage.

Aussi, ce n'est que de cette manière qu'il a été possible, dans la dernière année, après avoir pourvu aux dépenses nécessaires, de mettre de côté 52,000 francs, c'est à dire, la dixième partie de tous les revenus de l'État, pour les consacrer à l'encouragement de l'industrie et à l'amélioration des races de bestiaux. Chaque année le Gouvernement rend au peuple, dans la personne de ses représentans, le compte général de la recette et de la dépense ; tandis que sous le Gouvernement Bernois les comptes de l'administration étaient un secret d'État, comme il devait l'être d'après sa constitution.

Les résultats de cette administration sont : que l'ancienne Argovie, dans les dix dernières années,

nées , a racheté presque tous les droits féodaux , et délivré par-là l'agriculture de l'une de ses plus grandes entraves ; ( l'on sait que , sous le Gouvernement de Berne , l'affranchissement du sol était interdit ; ) que , pendant cet espace de temps , sa population s'est augmentée dans une proportion plus forte qu'on ne l'avait jamais vue , tandis que , ce qui peut seul donner du prix à cet accroissement , les habitations et les produits de la terre en ont reçu une égale. Tout cela est arrivé immédiatement après que le pays avait été le théâtre de la guerre ; dans un temps où les manufactures et les fabriques , deux de ses ressources les plus abondantes , étaient tombées , et où un fardeau , inconnu jusques alors , le service militaire français , avec les sacrifices qu'il entraînait , étant devenu forcé , faisait sentir tout son poids. Faut-il s'étonner , si le peuple du Canton d'Argovie tient à son indépendance et ne retournerait pas volontiers sous ses anciens Maîtres ?

Dans le même espace de temps le Canton de Vaud a préparé un code de lois civiles approprié à ses besoins , dont l'introduction n'a été suspendue que par les derniers événemens ; jusques à présent les différentes parties de ce petit pays étaient régies par 5 codes différens. — Tous les hommes en état de porter les armes y sont armés et exercés ; une nombreuse élite s'est formée en outre dans une école militaire. — Un corps de gendarmerie de 150 hommes a pris la place de 36 archers isolés qui ne servaient souvent que de messagers aux Baillifs. — Sous Berne l'entretien des routes était à la charge des communes , tandis que l'État percevait les droits de péages ,

aujourd'hui les communes ne sont chargées que du tiers des frais d'entretien pour les routes de première et de seconde classe. Seulement dans les deux dernières années le Gouvernement a dépensé plus de 97,000 fr. par an pour leur établissement, leur amélioration et leur entretien; sous Berne l'État ne s'occupait que des routes consulaires, c'est-à-dire, de celles qui conduisaient de la capitale à la résidence d'un Baillif. Dans ces dix ans on a construit un grand nombre de ponts, dont 7 considérables et un qui pourrait faire l'ornement d'une capitale. — 81 nouvelles écoles ont été établies dans les campagnes; 35 maisons d'école, ou rebâties, ou considérablement améliorées; le traitement de 78 maîtres d'école a été augmenté. Aujourd'hui le moindre de ces traitemens est de 120 francs, outre une maison, un jardin et un plantage; et, là où les facultés de la commune ne sont pas suffisantes, la dépense est faite par le Gouvernement. — Dans une partie des villes les collèges ont été pourvus de nouvelles classes, le salaire des régens a été augmenté dans quelques-unes, en général l'organisation est améliorée et l'enseignement mis en rapport avec celui du Collège académique. — L'Académie de Lausanne a été augmentée de deux nouvelles chaires, l'établissement de deux autres a été décrété, et on a acheté un cabinet de Physique. — Un Conseil Académique, comme dans le Canton d'Argovie, dirige l'ensemble de l'instruction publique. — Les pensions des Pasteurs, celles de leurs veuves et de leurs enfans orphelins ont été améliorées. — On a créé un hospice et une maison d'aliénés, qui ont été dotés d'environ un demi-million de francs; ci-devant

les revenus de l'hôpital de Villeneuve qui ont servi de base à cette fondation , étaient employés en grande partie pour enrichir un patricien Bernois et lui faire une place *sine cura*. — La petite vérole est extirpée du pays ; des Médecins établis par le Gouvernement se rendent à des époques déterminées dans les communes pour y faire des vaccinations gratuites ; un des derniers résultats de cette mesure est que , sauf un nombre égal à la moitié des naissances de l'année , la population entière du Canton se trouve , d'une manière ou de l'autre , à l'abri de la contagion , résultat qui n'est offert par aucun autre pays. — Dans les maladies épidémiques , les pauvres appartenant à des communes qui ne peuvent pas les soulager , sont soignés et traités aux frais de l'État. — Le pays est pourvu d'habiles accoucheuses , au moyen d'une école pour les sages-femmes ; de vétérinaires distingués , par l'appui qui est donné aux sujets capables. — L'éducation des chevaux , est sensiblement améliorée , au moyen de prix d'encouragement qui sont distribués chaque année , et l'on a procuré par là au pays une branche importante d'exportation. — Les propriétaires de bétail se sont réunis , presque dans toutes les communes , pour faire en commun le fromage et le beurre et ont doublé par là la quantité et la valeur de ces productions. — Des tentatives encouragées par le Gouvernement pour la fabrication des draps , quoiqu'elle n'aient pas réussi au point de pourvoir aux besoins des villes ont introduit , du moins chez le peuple de la campagne , une branche d'industrie jusques alors inconnue et l'ont rendu moins dépendant de l'étranger pour son habillement. — Les villes , à un petit nombre

d'exceptions près, ont rivalisé en établissemens utiles, et, pour nous en tenir à un seul exemple, elles ont formé presque toutes des sociétés charitables auprès desquelles le pauvre ne trouve pas seulement des secours contre la faim, mais encore des conseils, des soins et du travail. — Depuis plusieurs années il existe un établissement général d'assurance contre les incendies.

Le sol, affranchi des charges multipliées qui entravaient l'agriculture, est devenu la propriété absolue du possesseur. Le rachat des dîmes et cens, pour lesquels les particuliers qui en possédaient ont été dédommagés en raison de leur produit, n'a coûté, au moyen de ce que l'État a fourni, qu'environ cinq fois la valeur de la rente annuelle. — Le droit de parcours a été aboli contre une indemnité et avec lui les droits qui pesaient sur les forêts et s'opposaient à toute amélioration de l'économie forestière. — Quant aux lods, qui ont été abolis sans indemnité, on aurait pris sans doute, depuis long-temps, des mesures conformes à la justice, sans les démarches inconsidérées par lesquelles les propriétaires Bernois ont cherché à faire décider cette question hors du Canton.

Sous la domination Bernoise, les propriétés foncières dans le Pays-de-Vaud payaient annuellement, soit à l'État, soit aux Seigneurs, sans compter les petites dîmes, 985,000 francs. Aujourd'hui ces propriétés payent, y compris l'intérêt du capital du rachat des droits féodaux, 590,000. Sous l'Administration Bernoise, les revenus provenant du Pays-de-Vaud montaient annuellement pour l'État à 994,000 fr. ; aujourd'hui ils sont de 780,000. Sous l'Administration Ber-



noise , le Pays-de-Vaud payait annuellement, soit à l'État , soit aux Seigneurs , 1,442,000 ; aujourd'hui il paye , y compris l'intérêt du capital du rachat des droits féodaux , 906,000 fr. L'Administration Bernoise ne connaissait, outre les droits régaliens, aucun autre impôt que l'impôt foncier ; maintenant une partie considérable des revenus publics consiste en impôts indirects et même en impôts sur le luxe. Non-seulement les impôts sont ainsi diminués de près de la moitié , répartis d'une manière générale , au lieu de peser exclusivement sur la classe agricole , et devenus par là plus aisés à supporter , mais leur emploi , qui , au bout du compte , est ce qui importe le plus , a subi un changement non moins salulaire. Les dépenses pour les objets d'utilité publique ont été augmentées au moins de 250,000 fr. par an , et le produit entier des revenus publics se consomme dans le Canton , tandis qu'autrefois plus d'un demi million se versait annuellement dans la capitale , en partie comme épargnes faites par les Baillifs , en partie comme paiement des administrations établies pour le Pays-de-Vaud , en partie pour augmenter ce trésor , condamné à une clôture éternelle. À la vérité , on prétend qu'une grande portion de cette somme reflue dans le pays lorsque , dans les temps de cherté , les marchés étaient pourvus de grains tirés des greniers publics , et qu'on vendait au-dessous du prix coûtant ; on en a même pris occasion de reprocher aux habitans du Pays-de-Vaud , qu'ils se rendaient coupables d'une noire ingratitude envers leurs pères nourriciers ; mais , s'il est vrai que le Gouvernement de Berne ait versé souvent des sommes considérables dans son

commerce de grains, il ne s'en suit point, que le pays en faveur duquel il faisait ces sacrifices doive lui en avoir de l'obligation, car la cherté à laquelle il remédiait, était en majeure partie l'effet d'une législation peu sage, toujours en contradiction avec elle-même, et souvent dirigée par l'intérêt particulier; depuis que le Pays-de-Vaud existe par lui-même, la toute-puissance d'un commerce libre a pourvu bien plus paternellement aux besoins de ses habitans que les greniers remplis ne l'avaient fait auparavant. Une seule fois le Gouvernement de Vaud a suivi le système Bernois, et cette seule fois il a fait une dépense inutile. Nous devons encore faire entrer dans la masse de numéraire qui s'écoulait, chaque année, du Pays-de-Vaud dans la capitale, les sommes considérables que ses ressortissans y dépensaient lorsque, tout comme les Argoviens, ils se rendaient au siège du Gouvernement des Autorités administratives et du Tribunal suprême, pour y solliciter la justice ou la faveur.

Nous n'avons parlé que des résultats de la nouvelle administration ou de ses bienfaits. Nous devons passer sous silence, comment presque chacune de ses branches se trouve améliorée et perfectionnée par un ordre plus rigoureux et un arrangement plus convenable; comment un cadastre du pays a été dressé; comment on a introduit un mode de comptabilité simple, facile et digne de servir de modèle; comment, enfin, on voit régner dans toutes les parties une intégrité que la malveillance même n'a pas osé attaquer . . . . . et tout cela, sous une constitution qui, à côté d'un grand nombre de bonnes dis-

positions , a de grands défauts et qui met plus d'une entrave à une administration bien ordonnée.

Dans les dix dernières années la population du Canton de Vaud s'est accrue dans une proportion telle que , si cela continue , elle sera doublée dans 71 ans ; sous l'Administration Bernoise , la période de ce doublement était de 120 ans. Les habitations se sont augmentées dans une proportion pareille et sont devenues plus commodes ; l'agriculture , dans laquelle le Pays-de-Vaud était si inférieur à la plupart des autres contrées de la Suisse , est considérablement améliorée ; elle suffit , si ce n'est entièrement , du moins en grande partie , aux besoins des habitans qui , jadis , devaient tirer du dehors les deux tiers des grains nécessaires pour leur consommation.

Et l'on a osé , l'on ose même encore , à côté de ces preuves incontestables de la prospérité croissante des Cantons d'Argovie et de Vaud , à côté de l'esprit public qui s'y développe partout et succède à ce sommeil de mort qu'on y voyait autrefois , l'on a osé et l'on ose encore soutenir : que le peuple de ces pays désire retourner sous la domination de Berne ! . . . Il est vrai , qu'à l'égard du Canton de Vaud on s'énonce , par de bonnes raisons , avec moins d'assurance ; mais , parce que quelque chefs de parti Bernois ont réussi , il y a plus de 12 ans , en Argovie , à soulever contre l'ordre de choses existant alors une troupe de populace sans propriétés , par-là même facilement accessible à la séduction , et cela , moins dans l'ancienne Argovie que dans les contrées qui dès-lors y ont été réunies , on croit , ou plutôt on veut faire croire , que , si le peuple Argovien était laissé à lui-même , il reprendrait bientôt son

ancien joug. Mais, qu'ont de commun avec l'opinion actuelle du Canton d'Argovie des mouvemens qui avaient été dirigés contre un ordre de choses absolument différent, et que les maux de la guerre qui l'accompagnaient avaient fait haïr; des mouvemens, qui n'auraient même jamais eu lieu sans l'intervention des Agens Français qui ne cherchaient que le trouble?... Depuis, il s'est écoulé douze ans d'une existence tranquille, heureuse, indépendante, et c'est de ces derniers et de l'impression qu'ils ont laissée qu'il est ici question. Pour savoir ce que le peuple d'Argovie désire aujourd'hui, qu'on demande ce qu'il fait maintenant, et ce qu'il a fait depuis quatre mois. La proclamation du 24 Décembre, par laquelle le Gouvernement de Berne saluait de nouveau les habitans de l'Argovie et du Pays-de-Vaud comme ses sujets, a été reçue avec un cri général d'indignation et de soulèvement, aussi bien dans l'Argovie que dans le Canton de Vaud. Dès-lors les Représentans du pays, choisis dans toutes ses parties et dans les diverses classes de Citoyens, ont été rassemblés plusieurs fois et ont toujours déclaré unanimement, que l'indépendance du Canton était l'objet le plus pressant de leurs sollicitudes, pour lequel aucun sacrifice ne serait jugé trop grand. Les milices ont été plus d'une fois requises pour la défense de cette indépendance, et ont toujours répondu avec zèle à l'appel. Lorsque des Députés Bernois traversèrent leurs rangs sur la grande route, ils furent salués de ces cris, qui ne devaient pas flatter leurs oreilles: "vive le Canton d'Argovie!" Lorsqu'on crut, il y a quelques semaines, entendre tirer le canon d'alarme d'un château appartenant au Canton d'Argovie

et situé près de la frontière de Berne, les habitans de la contrée, non-seulement les hommes faits et les jeunes gens, mais les vieillards et les enfans coururent d'eux-mêmes aux armes. Si ce ne sont pas là des caractères de la volonté du peuple, s'il peut exister encore quelque doute à cet égard, soit pour le Canton d'Argovie, soit pour celui de Vaud, il est facile de parvenir à une entière certitude. Qu'on rassemble les communes, qu'on leur demande, si elles veulent continuer à former des Cantons séparés, ou bien retourner sous la domination de Berne; mais qu'on rassemble aussi les communes du Canton de Berne actuel, et qu'on leur demande, comment elles sont satisfaites de leur nouveau régime.

On a aussi entendu alléguer comme un argument en faveur de la réunion de l'Argovie à Berne " que l'Argovie était trop pauvre pour suffire aux „ frais d'une Administration publique. " Dans l'énumération de ce qui s'est fait, depuis dix ans, dans ce Canton et dans celui de Vaud, nous n'avons mentionné que les établissemens qui sont un bienfait pour le peuple; mais on n'a pas moins pourvu aux autres besoins de l'administration, aux bâtimens nécessaires pour le siège du Gouvernement, aux prisons, aux maisons de force, à la monnaie, etc. Le canton d'Argovie, dut-il, ce que nous ne savions pas, et ce que l'aspect florissant du pays n'indique pas, être effectivement pauvre, il est d'autant plus honorable pour lui d'avoir dépensé d'aussi grosses sommes pour des objets d'utilité publique. Nous ne voyons pas d'ailleurs, comment sa pauvreté serait soulagée, si on le chargeait de nouveau comme

autrefois de sept Baillifs , et qu'on sortit du pays annuellement un couple de cent mille francs.

“ Mais , c'est l'intérêt général de la Suisse qu'il „ y ait , comme auparavant , un Canton prépon- „ dérant , qui , dans les occasions importantes „ fasse pencher la balance et ce Canton ne peut- „ être que celui de Berne réuni avec Vaud et „ l'Argovie. ” Nous aussi nous désirons une au- torité qui puisse prendre des résolutions au nom de la Suisse , et les exécuter lorsqu'il faudra agir ; mais nous voulons une autorité qui , se trouvant au-dessus de tous les intérêts locaux , ne voie que le bien général ; dont les membres n'appar- tiennent pas à une ville , à un Canton , mais à la patrie. La jalousie que la prépondérance de Berne avait excitée dans le reste de la Suisse fut l'une des causes pour lesquelles on vit ce Canton abandonné lors de l'invasion Française et les Cantons moins menacés chercher à séparer leur cause de la sienne . . . . . Et l'on croit , qu'après avoir joui pendant 16 ans de l'égalité les autres Cantons voudront souffrir l'influence prépondé- rante d'un seul ! . . . Qu'on demande à Zurich , Lucerne , Bâle , Schaffausen et même à Soleure , à Fribourg et aux Petits Cantons , s'ils voudraient se soumettre à cette suprématie ! . Les intérêts communs des chefs pourront bien former pen- dant quelque temps des liaisons peu naturelles de Canton à Canton , mais , à la fin , les vrais intérêts des Cantons devront reprendre généra- lement le dessus. Que gagnerait la Suisse à voir Berne entrer dans la nouvelle ligue avec son an- cien territoire , et , ce qui en serait inséparable , avec un brandon éternel de discorde et de guerre civile ?

„ Mais ... les princes et les peuples de l'Eu-  
 „ rope ont pris les armes pour rétablir l'ancien  
 „ ordre de choses, partout cet ordre est recréé,  
 „ chacun se trouve remplacé dans ses droits, et  
 „ la ville de Berne devrait seule faire excep-  
 „ tion, être seule en deuil tandis que le reste  
 „ du monde se livre à la joie que lui inspire la  
 „ victoire !

Mais, qu'à de commun le droit de souverai-  
 neté d'un boucher, ou d'un boulanger, ou d'un  
 fils de boulanger de la ville de Berne avec les  
 droits d'un Bourbon ou d'un Guelphe ? L'hé-  
 rédité est le principe fondamental des monarchies,  
 dont le maintien est étroitement lié à celui des  
 dynasties. Ce n'est pas pour les princes, c'est  
 pour les peuples que les trônes sont entourés  
 d'éclat et de grandeur et que leurs droits sont  
 regardés comme sacrés et inviolables. Au reste  
 nous ne savions pas que le rétablissement de l'an-  
 cien ordre de choses fut le but de cette guerre  
 des peuples, nous avions cru plutôt, qu'il s'agis-  
 sait de secouer un joug étranger, insupportable,  
 et de rappeler la paix qui s'était enfuie de la  
 terre. L'ancien ordre de choses est-il rétabli en  
 France, en Espagne, en Allemagne ? La nobles-  
 se de Venise, les Chapitres d'Allemagne, qui  
 ont encore le plus de rapport avec l'aristocratie  
 héréditaire, sont-ils réintégrés dans leurs droits  
 de souveraineté ? .... Nous n'aurons pas la pré-  
 somption de vouloir pénétrer dans les plans des  
 Hauts Pacificateurs, mais, ce qu'on a vu jusques  
 à présent, nous donne l'espérance que les résul-  
 tats du grand événement, dont nous sommes de-  
 puis 25 ans les témoins et les acteurs, seront  
 soumis à un examen rigoureux, que tout ce

qui sera reconnu être sage et bon sera conservé et qu'il sera établi un ordre de choses qui ne sera pas en contradiction avec les progrès de la civilisation. Nous reconnâtrons alors pourquoi des flots de sang ont coulé, pourquoi le monde entier a été bouleversé. Le char du temps vole sans s'arrêter; il entraîne les générations; brise des formes et en fait paraître de nouvelles; mais le but de sa course demeure invariable et malheur à l'imprudent qui oserait porter la main sur l'une de ses roues.

Tout a son temps. La hiérarchie de Rome a eu le sien; elle a dompté la barbarie du moyen âge et soumis la force aveugle à la puissance du génie. Le régime Claustral a eu le sien; il a cultivé les déserts et conservé le dépôt des sciences. La féodalité a eu le sien; elle a créé l'esprit de chevalerie et fait naître des vertus héroïques. Les aristocraties bourgeoises ont aussi eu leur temps; elles ont fondé la liberté et ouvert des asyles contre l'oppression. Ce fut là, en particulier, la destination primitive de Berne; destination qu'elle remplit long-temps avec gloire.

Là comme dans d'autres villes de la Suisse, le pouvoir souverain appartenait à la commune, ou à l'assemblée des bourgeois, et celui qui possédait en ville une maison ou seulement son aire, était bourgeois. Un corps choisi par la commune administrait la République; mais dès que l'accroissement de territoire eut rendu l'administration plus compliquée et que les fonctions des gouvernans rapportèrent plus d'un plappart (\*)

---

(\*) Monnaie du 14<sup>e</sup> siècle, valant 9 à 10 de nos creutzers, qui se donnait à chaque séance comme émolument, et qui était le seul revenu des membres du Gouvernement de Berne.



par séance, le comité s'appropriâ le pouvoir souverain, et la commune devint une corporation fermée. Cet ordre de choses pouvait, il est vrai, subsister, et il a en effet subsisté tranquillement pendant des siècles, aussi longtemps que la classe régnante conserva sur la classe sujette la supériorité de la culture, des lumières et des richesses. Mais dès que l'industrie et l'économie eurent introduit dans les villes du pays un certain bien-être, dont la conséquence fut qu'il s'y éleva une classe qui, par son éducation, pouvait, pour le moins, aller de pair avec les bourgeois de la capitale, la souveraineté de ces derniers ne fut plus fondée sur la nature des choses. Les froissemens qui en résultèrent furent d'autant plus vivement sentis (\*) que la caste favorisée s'était appropriée, non-seulement toutes les places du Gouvernement, mais, à peu d'exception près, tous les emplois subalternes, du moins les plus lucratifs, (\*\*) et avoit étendu, en outre, ses prérogatives sur toutes les relations de la vie par des cours de justice privilégiées, l'affranchissement du service militaire national, et des avantages

---

(\*) Dans le fait, personne ne se voit volontiers dominé par ses égaux. Des bourgeois comme des paysans, lorsqu'ils commandent à des étrangers, sont plus jaloux que tout autre de faire sentir leur puissance, surtout si elle est pour eux une source de richesses. *Muller, 1<sup>er</sup> Liv. Chap. 16.*

(\*\*) C'est un grand défaut dans une constitution, lorsque le chemin pour parvenir à quelque chose dans sa patrie est fermé à un grand nombre d'hommes, même riches et nobles. Cela arrive par une cause peu honorable; c'est que les capitales-républiques, même après beaucoup de générations, conservent encore *l'esprit de ville* et ne savent pas prendre *l'esprit d'état*.

*Muller, 1<sup>er</sup> Liv. Chap. 16.*

considérables dans les services étrangers, le droit de chasse, des immunités et d'autres distinctions. (\*) Dans d'autres Cantons on voyait, de

---

(\*) Quelques passages tirés de la lettre de Gibbon, susmentionnée, écrite dans l'intervalle de 1756 à 1761 peuvent donner une idée de l'impression que cet état de choses fit, déjà dans ce temps-là, sur un étranger, observateur impartial; et ici il ne faut pas oublier, que l'Auteur de cette lettre ne se présente pas du tout comme ami de la liberté dans ses autres écrits et notamment lorsqu'il est question des révolutions de l'Amérique et de France. Il dit: " Lorsque je considère votre pays, j'y vois deux nations absolument distinctes, par leurs droits, leurs occupations et leurs mœurs. L'une de 300 familles, (a) nées pour commander, l'autre de 100,000 familles, condamnées à obéir. L'une, comme corporation, possède tous les droits de la monarchie héréditaire, qui sont d'autant plus humiliants pour vous qu'ils appartiennent à des hommes qui dans tout le reste sont vos égaux. Chaque instant vous invite à faire des rapprochemens entre votre état et le leur; rien au monde n'est propre à vous faire oublier la distance qui les sépare de vous. .... Un Conseil de 300 individus est souverain arbitre de vos intérêts les plus chers, et les sacrifie dès qu'ils sont en opposition avec ceux de ses membres. (b) ..... Tandis qu'un Prince traite tous ses sujets avec une bonté impartiale, les bourgeois d'une capitale aristocratique sont portés à voir avec jalousie la prospérité croissante des provinces. Cette prospérité, pensent-ils, doit préparer leur chute, puisque leurs sujets une fois devenus leurs égaux en lumières et en richesses, seront bientôt tentés d'aspirer à une part égale dans l'autorité. .... Les emplois publics, avec la considération et les revenus qui y sont légalement attachés, doivent être accessibles à tous les Citoyens qui sont revêtus des qualités nécessaires pour les remplir: Tout comme chaque membre de la société supporte une partie de ses charges, chacun aussi est dans le droit de participer à ses avantages. Ce principe équitable est suivi sans difficulté dans les monarchies, où à l'exception d'un petit nombre

---

(a) Le nombre depuis 1760 en est considérablement diminué.

(b) On doit cependant, à la vérité, de dire, qu'en matière civile, les habitans du Pays-de-Vaud plaçant contre des membres du Conseil souverain, pouvaient obtenir gain de cause.

Note du Traducteur.

plus, des monopoles et ces corps de métiers, ou jurandes, dont l'esprit paralyse toute industrie, à la vérité, leur action pour les bourgeois de Berne ne s'étendait pas au-delà de la capitale.

---

de courtisans qui environnent continuellement la personne du Prince, et chez lesquels l'adulation tient aisément lieu de services réels, tous les habitans de l'Empire sont traités également. En France, dès qu'un homme est en possession de la faveur de la Cour ou qu'il a du mérite, on ne demande pas s'il est Provençal, ou Normand. D'Épernon était né en Gascogne, Richelieu en Champagne, Mazarin à Rome. Mais, dans un Etat aristocratique, les bourgeois d'une ville ne se contentent pas d'exercer collectivement la souveraineté, ils s'approprient encore individuellement tous les emplois honorables ou lucratifs. Dans le Canton de Berne les talens et les connaissances ne sont pas de la moindre utilité à celui qui n'est pas né dans la capitale, et, dans un autre sens, les talens et les connaissances sont tout aussi inutiles aux bourgeois de la capitale, qui parviennent nécessairement à tout sans avoir le moindre besoin de mérite. Leurs sujets du Pays-de-Vaud sont condamnés par leur naissance à une obscurité honteuse. L'effet naturel en est, qu'ils s'abandonnent au découragement, que ceux qui auraient des moyens de se distinguer négligent des talens, dont ils n'auront jamais l'occasion de faire usage et se contentent de ceux qui peuvent les rendre agréables dans la société. Si je proposais, qu'on donnât à un sujet le droit de parvenir à la place lucrative de Baillif, les familles aristocratiques de Berne crieraient au sacrilège. " Les revenus de ces places sont le patrimoine de l'Etat, „ et nous, nous formons l'Etat. " . . . . Ce sont là, Monsieur, les maux de votre pays; mais vous me direz: N'avez-vous sondé nos playes que pour les rendre plus douloureuses? ou: quel conseil nous donnerez-vous? — Aucun, si vous ne vous êtes pas déjà conseillé vous-mêmes. Je pourrais, à la vérité, vous conseiller de faire des représentations. Mais, il est des vices de Gouvernement si fortement enracinés, que Platon lui-même désespérerait d'y remédier. Que pourriez-vous, avec des représentations, espérer d'obtenir de Maîtres qui, pendant 200 ans ont reçu avec indifférence vos fidèles services? Il est un autre moyen plus prompt, plus efficace et plus glorieux... Guillaume Tell vous l'aurait indiqué; je ne le ferai point! "

*Miscellaneous Works of Edward Gibbon, Basil, Vol. 6. Letter to a Swiss friend.*

De là il arriva que , long-temps avant notre révolution , et même avant la révolution Française , des troubles éclatèrent dans les Cantons de Zurich et de Fribourg et dans le Pays-de-Vaud. C'étaient des signes qui annonçaient l'esprit du temps et les changemens qui se préparaient ; ils auraient dû servir d'avertissement , si on avait eu des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Et après que ces changemens ont eu lieu , qu'ils ont eu lieu même outre-mesure , on veut rétablir les anciens droits de souveraineté ! Et l'on ne considère pas , qu'il est des choses qu'aucune puissance humaine ne peut rétablir !

Il est vrai , que l'accès à la bourgeoisie de la ville de Berne doit être ouvert au pays , c'est-à-dire , que , dès qu'il y aura dans ce dernier une famille qui s'élèvera au-dessus des autres par son aisance , ou son mérite , elle sera attirée dans la capitale , et qu'ainsi ce qu'il y aura de mieux dans le pays en sera périodiquement enlevé. Qu'on ouvre la bourgeoisie de la ville de Berne , à la bonne heure , mais que ce soit comme jadis à Rome , lorsque les habitans de toute l'Italie , et ensuite les Gaulois furent en masse déclarés Citoyens Romains.

Le rétablissement de l'ancien ordre de choses serait-il à désirer pour le véritable avantage de la bourgeoisie de Berne ? . . . . Ceux d'entre les Bernois qui tiennent plutôt à la gloire antique et bien acquise de leur ville natale , qu'aux places et aux emplois ; qui estiment que Berne était plus grande lorsqu'elle ne possédait encore ni l'Argovie , ni le Pays-de-Vaud , qui connaissent quelque chose de plus noble et de plus relevé que d'enrichir leurs familles aux dépens du pays ne  
le

le pensent pas. Des privilèges exclusifs ne nuisent à personne autant qu'à ceux qui les possèdent. La possession et la jouissance endorment, tandis que le but auquel on ne peut arriver que par ses propres forces, en réveille l'activité.

Si la naissance tient lieu de mérite, si l'on peut parvenir à tout sans talens, sans connaissances, sans vertus, on ne cherchera à acquérir ni les uns ni les autres. Alors l'administration publique ne sera qu'une institution de prébendes et les emplois deviendront des oreillers de sécurité. C'est ainsi que, trop souvent, les avantages extérieurs de la classe dominante à Berne ont été achetés aux dépens de ces qualités intérieures, bien préférables. *Hoc caverat mens provida Reguli.* Un patriote Bernois du 15<sup>e</sup> siècle, le trésorier Fränklin, rendant un jour au Conseil le compte de la manière dont il avait acquis sa fortune dit, entr'autres : " Quoique mon métier  
 „ ( celui de pelletier ) ne me rapportât pas beau-  
 „ coup, je ne l'ai pas moins conservé, afin de  
 „ pouvoir le reprendre lorsque je quitterais mon  
 „ emploi, et qu'aussi long-temps que je pourrais  
 „ aller et venir, je travaillasse singulièrement  
 „ pour apprendre à mes fils à travailler, afin qu'ils  
 „ ne devinssent pas des batteurs de pavé et qu'ils  
 „ ne fussent pas dans la suite à charge à la ville  
 „ et au pays, comme cela va devenir en usage,  
 „ chose que j'ai détestée toute ma vie " ( \* )

Et qu'ont gagné les mœurs à l'oisiveté de la jeunesse, le bonheur domestique aux mariages politiques, la droiture aux intrigues des élections ? . . . . Le bien-être même de la bourgeoisie

---

( \* ) *Thüiring Frickardts Twingherren-Streit*, pag. 122.

de Berne a diminué , parce que les ressources publiques ne marchaient plus de pair avec les besoins croissans et que souvent ce qui se gagnait facilement se perdait de même. Dans un intervalle de 120 ans , c'est - à - dire , dans un temps où la population des campagnes se doublait , la moitié des familles bourgeoises se sont éteintes ( \* ).

Qu'on essaye une fois de fonder ce bien-être sur la base seule solide de ses propres moyens ; qu'on essaye encore de redevenir quelque chose par soi-même ; qu'on ne demande pas pour les emplois publics de la naissance mais du mérite , et Berne occupera une place plus honorable dans la Confédération que si des privilèges exclusifs étouffent toute émulation chez ses bourgeois. L'expérience , quoique incomplète , des dix dernières années démontre déjà la justesse de cette conclusion. Sous le gouvernement établi par l'Acte de Médiation , on a plus fait à Berne pour les sciences , l'instruction publique et les entreprises utiles de toute espèce que dans aucune période égale de l'ancienne domination. Les Bourgeoisies de Zurich , Lucerne , Bâle , Schaffhouse , possédaient ci-devant des privilèges tout aussi exclusifs et cependant personne dans ces Cantons n'y a songé à les rétablir . . . . . mais il est temps de finir . . .

Le Gouvernement de Berne se plaint " que l'Argovie et le Pays-de-Vaud lui ont été arrachés par une force étrangère " et cependant il voudrait qu'une force étrangère lui en rendit la possession. Mais , d'après les propres principes de droit public , il n'est autorisé à demander que la suppres-

---

( \* ) *Mulier* , Liv. I. Chap. 16.

sion de l'influence sous laquelle la Suisse s'est trouvée depuis 16 ans , et cette influence est détruite depuis six mois. Depuis lors , nonobstant le passage des armées étrangères , nous avons été laissés à nous mêmes , et , si l'état précédent était un état forcé , il s'est écoulé assez de temps pour ramener un ordre de choses naturel et remettre tout à sa place. Mais les Cantons de Vaud et d'Argovie n'ont répondu aux sommations de Berne , qu'en se préparant à repousser l'attaque à laquelle ils devaient s'attendre après un tel langage. Ils ne demandent pas que leur existence leur soit donnée ou assurée par la décision d'une puissance étrangère , ils demandent seulement , qu'elle ne leur soit pas enlevée. Et de qui pourraient-ils le craindre ? Avant même que les armées des Puissances alliées eussent touché le territoire Suisse , ces Puissances ont déclaré , à la face de l'Univers , qu'elles ne voulaient que délivrer la Suisse d'un joug étranger , qu'elles lui laisseraient le soin de régler elle-même ses affaires comme elle le jugerait convenable. Déjà depuis six mois , elles ont reconnu par leurs plénipotentiaires les 19 Cantons existans ; cette reconnaissance a été depuis répétée à chaque occasion de la manière la plus expresse ; des députations de la Diète des 19 Cantons et même celles des Cantons d'Argovie et de Vaud ont été reçues avec la plus grande bienveillance. Les Ministres de ces mêmes Puissances ont déclaré , à chaque occasion , de la manière la moins équivoque , la plus précise , aux députés de ces deux Cantons , que leur existence n'avait aucun danger à courir de la part d'une volonté étrangère. . . Et comment pourraient-ils être différens les senti-

mens des Souverains qui sont à la tête de cette Confédération des peuples et qui en ont annoncé le noble but si publiquement et si solennellement ? Comment pourrait-on s'attendre à ce qu'ils vou- lussent bouleverser ce que le despotisme même a épargné, et porter au désespoir un peuple in- nocent et paisible pour complaire aux vues per- sonnelles d'un petit nombre de familles ?

Les Cantons d'Argovie et de Vaud regardent donc l'avenir avec confiance ; ils se sentent forts de la bonté de leur cause , et leur indépendance est trop étroitement liée à la paix intérieure de la Suisse et au bonheur de leurs Confédérés, pour qu'ils puissent craindre d'être troublés dans sa possession.



---

## NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

---

Page 24. *Quand au rachat (si l'on peut l'appeler ainsi) du Pays-de-Vaud, etc.*

On lit dans les *Fragmens historiques de la République de Berne*, ouvrage dont la 1<sup>re</sup> partie parut en 1736, et qui fut imprimé sous les yeux du Gouvernement Bernois; à l'éloge duquel il est absolument consacré, le passage suivant: "Une troisième difficulté avec la France, regardait les dettes contractées par les Ducs de Savoie, pour lesquelles ils avaient hypothéqué le Pays-de-Vaud, et une partie des pays dont le Roi s'était emparé. Les Bernois voulaient acquitter ces dettes, qui étaient considérables, et affranchir leurs nouveaux États, mais ils prétendaient que François I<sup>er</sup> devait aussi y entrer. Ils envoyèrent des Ambassadeurs à ce Prince, vers le commencement de 1537, pour lui représenter la justice de leurs prétentions à cet égard, mais on ne trouve pas qu'ils pussent rien obtenir. Ces dettes furent payées dans la suite par les Bernois, *aidés des contributions des sujets de ces pays-là.*"

*Fragmens historiques de la République de Berne, 2<sup>e</sup> partie, page 71.*

Page 24, à la fin du paragraphe: (*par des Argoviens et des Vaudois.*)

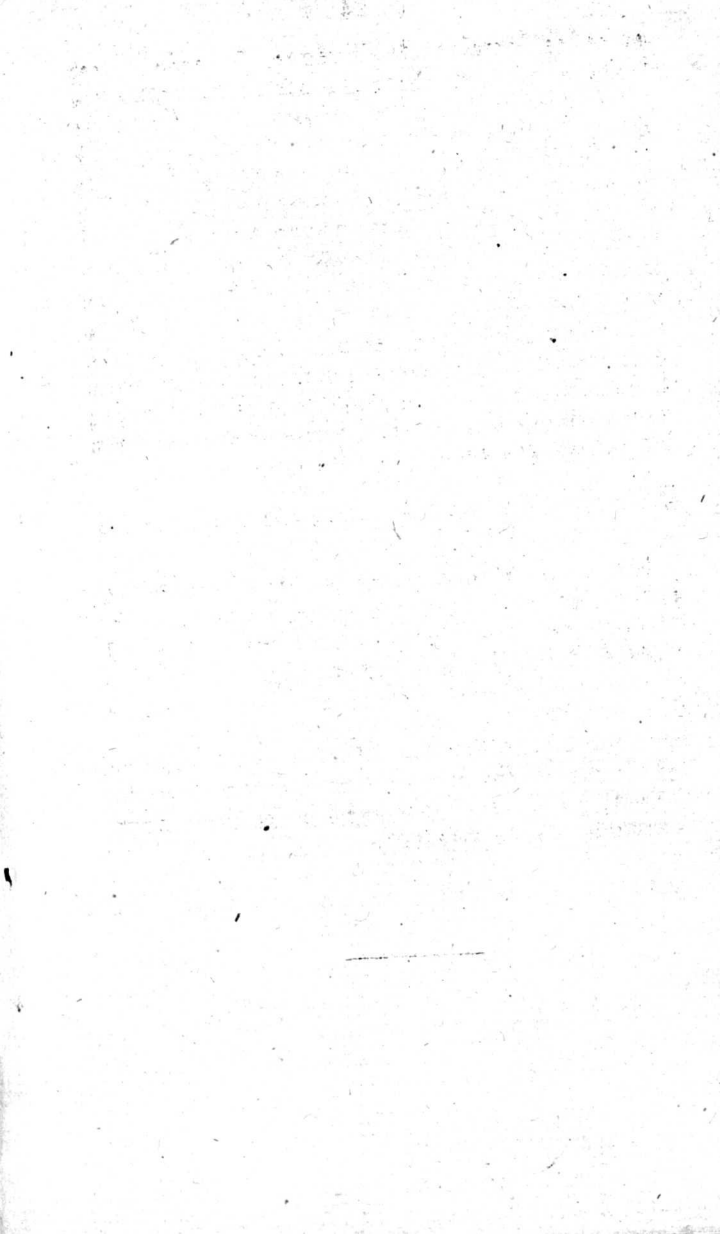
Lorsque les Bernois, vers la fin de Novembre 1536, saisirent les biens ecclésiastiques, il y avait dans la baronnie de Vaud vingt riches monastères,

Outre les domaines de l'Évêque. On céda, il est vrai, en 1536 et en 1544, par ce qu'on appela *la grande et la petite largition*, à la ville de Lausanne une portion de ces biens les plus à sa portée; mais, quoique considérable, cette portion en fut la bien moindre partie. — On peut voir dans Ruchat et dans une brochure qui a pour titre "*Pièces servant à l'histoire de la ville impériale de Lausanne*" tirées des archives de cette ville, un inventaire détaillé des richesses énormes en or, en argent, en pierreries, en tentures et en étoffes précieuses qui furent saisies dans la cathédrale et dans la chapelle de la Ste. Vierge; sans parler de toutes celles qui se trouvèrent dans les églises des abbayes et des couvens.

Page 37, ligne 2. (*soit à l'Etat, soit aux Seigneurs*  
1,442,000.)

Mr. Henri Monod, dans les Mémoires qu'il a publiés en 1805, porte à environ 1,400,000 fr. de Suisse ce qui se percevait sur le Pays de Vaud au profit de l'État, calculé d'après le prix des denrées tel qu'il existait dans le compte du trésorier en 1797. En admettant qu'à cette époque les denrées étaient chères, Mr. Monod pense évaluer bas ce que Berne retirait en temps ordinaire du Pays de Vaud, en le portant à un million; dont la moindre partie y restait.

---





# LES RIVES DU LÉMAN.

THE HOUSE OF COMMONS

LES RIVES DU LÉMAN,  
OU  
ÉPITRE A UN SUISSÉ  
SUR  
L'AMOUR DE LA PATRIE,  
PAR H\*\*\*\* F\*\*\*\*

---

A LAUSANNE,  
De l'Imprimerie des Frères BLANCHARD.

---

1814.

TA 11038 | c

Des plaisirs les plus vrais , la douce jouissance  
 Ne se trouve qu'aux lieux , témoins de notr'enfance.  
 C'est là , que pénétré par d'heureux souvenirs ,  
 Un cœur sensible et pur modère ses désirs ;  
 Qu'en citoyen zélé l'on donneroit sa vie ,  
 Pour son champ , ses foyers et sa chère patrie :  
 Un rien nous y ravit : Le sentier d'un hameau ,  
 Un jardin délaissé , l'ombrage d'un ormeau ,  
 Le nid de l'hirondelle appuyé sous le chaume ,  
 Un bosquet , un verger que le lylas embaume ;  
 Tout y porte dans l'âme un sourire enchanteur.

Le jeune Helvétien qu'anime la valeur ,  
 Comme vous , mon ami , dédaigne sa chaumière ;  
 Il va dans l'étranger porter une âme fière ,  
 Qui lasse du repos aspire à des lauriers ,  
 Et ne voit le bonheur qu'entouré de guerriers.  
 Pleins d'éclatans projets , il quitte ses montagnes ,  
 Et bientôt il atteint les riantes campagnes ,  
 Que le Batave actif envahit sur les mers.  
 Sur cent canaux il voit s'élever dans les airs ,  
 À travers mille mâts , une ville opulente ,  
 Où tout frappe ses sens , le ravit et l'enchanté :



La foule des plaisirs veut assaillir son cœur ;  
 Mais enfant d'un pays où règne encor l'honneur,  
 Il sait les allier à ses devoirs austères,  
 Et ne goûte que ceux qu'auroient goûté ses pères.  
 Heureux par l'amitié dans ses nouveaux loisirs ;  
 Aux faveurs du dieu Mars bornant tous ses désirs,  
 Il pense sans regrets aux lieux de son enfance ;  
 Mais oh pouvoir d'un son ! pouvoir de l'innocence !  
 Un soir que dans un cercle où règne la gaité,  
 Le doux jus de Bacchus se boit à sa santé ;  
 Qu'animé par les ris et la chanson guerrière,  
 Il oublie un moment sa paisible chaumière ;  
 Tout à coup il entend la trompe de Glaris : (1)  
 Du ranz il reconnoît tous les accords chéris :  
 Il ne voit plus alors que sa chère patrie.  
 Cet air vient retracer à son âme attendrie,  
 De ses heureux printemps tous les brillans tableaux ;  
 Il croit voir ses chalets, ses alpes (2), ses troupeaux,  
 Et près des noirs sapins l'éclatante glacière,  
 Qui s'écroule en cascade auprès de sa chaumière ;  
 Il entend des bergers les rustiques chansons,  
 Le bruit sourd du torrent qui fuit dans les vallons,

Et l'avalanche au loin , qui bondit et qui tonne ,  
Et les cris d'un vainqueur qu'Interlaken (3) couronne.  
L'image d'une amante et d'un père chéris ;  
L'hiver accompagné de la danse et des ris ;  
L'inaltérable paix dont jouit la vallée ,  
Qu'animerait bientôt sa prochaine arrivée :  
Tous ces tableaux divers de souvenirs touchans ,  
Pour son cœur sont autant de regrets déchirans :  
Il ne se connoît plus ; un trouble inexprimable ,  
Tour à tour le ravit , le tourmente et l'accable :  
Il voudrait se soustraire à ces sons enchanteurs ;  
Il voudrait prolonger leurs amères langueurs.  
Il sort de son ivresse , il revient à lui-même ;  
Mais cet air redouté , qu'il évite et qu'il aime ,  
Sans cesse le poursuit du penser douloureux ,  
Que lui-même a cherché ces regrets malheureux.  
En vain pour l'oublier il cherche à se distraire ;  
Il retrouve en tous lieux , cette image si chère ,  
Du pays où pour lui règne seul le bonheur.  
Le corps bientôt miné d'une affreuse langueur ,  
Il s'avance à grands pas au terme de la vie ;  
La mort va le frapper , s'il ne voit sa patrie.

C'est ainsi trop souvent, que les cœurs aveuglés,  
Sous de justes regrets se voyant accablés,  
Maudissent le moment, où cédant aux chimères,  
Ils furent arrachés aux foyers de leurs pères.

Je sais que le Léman, où vous vites le jour,  
À ses bergers jamais ne donna cet amour,  
Qu'on voit dans l'habitant des étroites vallées;  
Mais est-il, dites moi, de plus belles contrées?  
De plus riches vallons, de plus riches côteaui,  
Peuvent-ils animer de plus limpides eaux?  
Un lac aussi changeant (4) dans sa vaste étendue,  
Dans d'autres lieux vient-il, offrir à l'âme émue,  
Ce mélange enchanteur de bosquets, de rochers,  
De villes, de hameaux, de châteaux, de clochers,  
Semés à l'infini sur les côtes riantes,  
Que baigne le Léman de ses eaux caressantes?  
Où l'œil embrasse-t-il dans le même moment,  
Ces magiques détails, cet ensemble imposant?  
Comme il n'est qu'un St. Preux, qu'il n'est qu'une Julie,  
Vis-à-vis d'un Clarens, il n'est qu'un Meillerie!

L'Idalie à vos yeux enchantés et surpris,  
Offrira des bosquets toujours verts et fleuris;

Sur les bords radieux du superbe Bosphore,  
 Dans son plus bel éclat vous surprendrez l'Aurore;  
 Le Vésuve en fureur frappera vos regards;  
 Les débris imposans, et du temps et des arts,  
 Les restes de Palmire épars dans une plaine,  
 Les superbes témoins de la grandeur romaine;  
 Tous ces heureux climats, tous ces grands monumens,  
 Troubleront votre cœur, captiveront vos sens:  
 Mais gravissez la Dôle (5), et votre âme ravie,  
 Y puisera soudain une nouvelle vie.  
 C'est là que loin des maux et des foibles humains,  
 Les sens régénérés, les esprits plus sereins,  
 Donnent à nos penses une teinte sublime:  
 De l'espace et du temps on y franchit l'abyme;  
 Et saisi, plein d'extase et planant vers les cieux,  
 Déjà l'homme s'y croit près du séjour des Dieux.  
 Ah! ce n'est qu'aux sommets de ces soutiens du monde,  
 Qu'enflammée, épurée et brillante et féconde,  
 L'imagination voit la terre et les mers,  
 Comme un point qui se perd au sein de l'Univers! (6)  
 C'est du centre imposant de ces grandes images,  
 Et voyant à ses pieds éclater les orages,

Que le chantre immortel de nos peuples pasteurs ,  
 Puisse l'accord divin de ses chants créateurs. (7)  
 Enfin , c'est en voyant notre Côte fleurie , (8)  
 Que l'heureux Tavernier (9) en changeant de patrie ,  
 Avoua que jamais les fortunés climats ,  
 Où son humeur errante avoit porté ses pas ,  
 N'offrirent à ses yeux les riches paysages ,  
 Qu'admire l'étranger sur nos brillans rivages.

Oui, Lincy ! le Léman avec tous ces côteaux ,  
 De la terre offre aux yeux les sites les plus beaux.  
 Mais quand d'affreux rochers couvriroient nos prairies ;  
 Quand vos regards , perdus sur des terres flétries ,  
 De loin en loin à peine apercevraient les bois ,  
 Que les ouragans seuls font gémir de leurs voix ;  
 Si ces sauvages lieux ont vu votre jeunesse ,  
 Ils sauront vous charmer et perdront leur tristesse.

Le Lapon satisfait au centre des frimats ,  
 Ne s'informe jamais , si de plus beau climats ,  
 Sous un jour radieux découvrent la lumière ,  
 Qui six mois vient à peine éclairer sa chaumière :  
 Heureux dans les déserts témoins de son printemps ;

Riche de l'animal qui dévance les vents, (10)  
 Il abandonne et fuit une cité fleurie,  
 Qui cherche à l'arracher à sa triste patrie: (11)  
 Les plaisirs, les honneurs offerts à ses regards;  
 La pompe d'une cour, l'industrie des arts;  
 Rien ne peut effacer les goûts de son enfance;  
 Eux seuls font à ses yeux une heureuse existence:  
 Il regarde en pitié l'entrave de nos lois;  
 Et loin de nos grandeurs, de retour dans ses bois,  
 Sur l'aile de Borée emporté par ses rennes,  
 Du Danois trop heureux d'avoir rompu les chaînes;  
 En chantant il parcourt ses arides déserts;  
 Sur un frêle canot, s'élance sur les mers;  
 Attaque un monstre affreux, et d'un cris de victoire,  
 Annonce que lui seul est digne de la gloire.

L'amour de la patrie, ennemi des grandeurs,  
 De la ville et des cours évite les faveurs:  
 C'est surtout dans les champs, que plus grande et plus  
                   belle,  
 Nous ressentons l'ardeur de sa flamme immortelle:  
 L'ouragan furieux, qui fait fuir les troupeaux;  
 Les rochers écroulés, entraînés par les eaux;

La grêle avec le vent qui déchire la terre ;  
 La riante saison qui voit la primevère ;  
 Celle où le Dieu du jour domine nos climats ,  
 Et les jours où sa fuite amène les frimats ;  
 Tous ces grands souvenirs puisés dans la nature ,  
 Ont un charme puissant pour une âme encor pure ;  
 Et les sites où l'homme admira ces tableaux ,  
 Pour lui seront toujours les sites les plus beaux :  
 Éloigné du hameau qui charma le bel âge ,  
 On cherche son clocher au milieu d'un orage ;  
 De leurs cris furieux , les forêts et les vents  
 Nous portent dans la nuit , le bruit de ses torrens ;  
 Zéphir à son retour nous montre la prairie ,  
 Où Flore ornoit le sein d'une touchante amie :  
 Ainsi dans la nature on trouve à chaque pas ,  
 Mille heureux souvenirs. Ah ! qui n'éprouva pas  
 L'amour des lieux témoins des jours de l'innocence !  
 L'homme riche et celui qui vit dans l'indigence ,  
 De leurs plaisirs passés s'y retracent le cours ,  
 Et l'enfance à tous deux offre les plus beaux jours.  
 Le héros au retour du champ de la victoire ,  
 Souvent las des grandeurs , rassasié de gloire ,

Sur le théâtre heureux de ses premiers plaisirs ,  
 Rassemble de son cœur tous les vagues désirs.  
 Il fuit l'éclat des cours , et va loin de l'envie ,  
 Revoir le lieu chéri qui lui donna la vie :  
 Là , dans le charme heureux d'un aimable repos ,  
 Entouré du bruit seul des rustiques travaux ;  
 Ses goûts simples , voués à Vertume et Pomone ,  
 L'éloignent pour long - temps des fureurs de Bellone.

Mais si l'homme au milieu du faste et des grandeurs ,  
 De cet amour sacré , goûte encor les faveurs ;  
 Combien l'infortuné , loin du toit de ses pères ,  
 Lui donne de soupirs et de larmes amères.  
 Trop tard , il sent le prix du fruit de ses guérets ;  
 Trop tard , à sa chaumière il donne des regrets :  
 Ces biens trop dédaignés au sein de sa patrie ,  
 Comme ils sont aujourd'hui l'objet de son envie !  
 Ah ! pourquoi les fuit - il pour un espoir trompeur ;  
 Ils pouvoient de ses jours assurer le bonheur !  
 Pourquoi de ses amis , oubliant la tendresse ,  
 L'esprit sans cesse plein d'une fatale ivresse ,  
 Crut - il dans l'étranger trouver de plus grands biens ,  
 Que ceux qu'à notre cœur , donnent les doux liens



Du sang , de l'amitié , des mœurs , de l'habitude !  
 Ah ! si du moins près d'eux , dans une solitude ,  
 Il pouvoit quelquefois les voir et leur parler ;  
 S'il pouvoit , du hameau qu'il osa mépriser ,  
 Visiter les vallons , les champs , les paysages ;  
 Contempler les rochers qui bordent les rivages !  
 Si , dans l'azur pourpré , fumant sur les côteaux ,  
 L'imagination de ses brillans tableaux ,  
 À son âme enchantée , offroit de sa jeunesse ,  
 Les vagues souvenirs de la plus douce ivresse ;  
 Alors , alors encor il croiroit au bonheur !  
 Mais hélas ! cet espoir est encor une erreur :  
 L'honneur et le devoir , les maux et la misère ,  
 L'enchaînent trop souvent à la terre étrangère ,  
 Qu'il déplore trop tard d'avoir osé franchir :  
 Il reste sans espoir ; bientôt le repentir ,  
 Par la sourde douleur de la mélancolie ,  
 Menace et mine enfin sa misérable vie :  
 Heureux , si près d'atteindre au terme redouté ,  
 Il échappe au mépris de la mendicité ;  
 Si près de son chevet , un hôte mercenaire ,  
 Ne lui reproche pas son convoi funéraire !

Mais détournons les yeux de ces tristes tableaux ;  
 Portons les tour à tour sur vos nombreux côteaux ,  
 Sur vos vallons peuplés , sur vos rians rivages :  
 Entrez dans vos cités , visitez vos villages ;  
 Sur tous les rangs divers étendez vos regards ;  
 Et quand vos yeux charmés verront de toutes parts ,  
 Régner avec la paix , une heureuse abondance ;  
 Quand la frugalité , la gaité , l'innocence ,  
 Partout vous offriront l'image du bonheur ;  
 Alors , alors Lincy , consultez votre cœur :  
 S'il reste sourd encor à cette voix chérie ,  
 Qui sait nous captiver au sein de la patrie ,  
 Vous ne connoissez pas le prix de ce séjour ;  
 Jamais pour lui , jamais vous n'eutes de l'amour .  
 En ce cas n'écoutez que la voix du délire ;  
 Mon cœur , je le sens trop , n'a plus rien à vous dire .  
 Allez , l'esprit rempli de projets séducteurs ,  
 Des grands entretenir , les goûts et les fadeurs :  
 Devenu le jouet d'une vaine fumée ,  
 Courez loin du Léman , chercher la renommée ;  
 Encensés de Plutus les autels vacillans ;  
 Mille insensés trompés à leurs dehors brillans ,

Sous

Sous leur chute écrasés , maudissent la chimère ,  
 Qui d'un voile doré leur cache la misère .  
 Quelquefois il est vrai , le destin moins cruel ,  
 De ses rares bienfaits favorise un mortel :  
 Peut-être que vous même . . . . Ô malheureux prestiges ,  
 Qui nous font à nos jours attacher des prodiges ,  
 Que le sort ne sauroit refuser à nos vœux !  
 Jamais pour nous , il n'est des hasards malheureux ;  
 Les pertes , les revers , les disgrâces , les peines ,  
 D'un ami prévoyant sont des menaces vaines :  
 Si d'autres , moins prudens , subirent ces rigueurs ,  
 La fortune pour nous réserva ses faveurs :  
 Bientôt nous prodiguant ses heureuses largesses ,  
 Au faite des grandeurs , du faste et des richesses ;  
 Nageant dans les plaisirs , honorés et chéris ,  
 Nos projets de bonheur seront tous accomplis !  
 C'est ainsi que notre âme , en proie à la chimère ,  
 Dans le climat lointain d'une terre étrangère ,  
 Se berce de l'espoir d'un brillant avenir .  
 Mais ces songes légers , peuvent - ils éblouir ,  
 L'homme qui , comme vous , dans une honnête aisance ,  
 Chaque jour reconnoît , que loin de l'opulence ,

On peut en Helvétie , entouré d'amis sûrs ;  
 Couler ces jours sereins , goûter ces plaisirs purs ,  
 Que le geste d'un roi ne sauroit y détruire ?

Oh séjour ravissant , que l'œil sans cesse admire !  
 Oh cantons fortunés ! lieux chéris de mon cœur ;  
 Pays où règne encor la paix et le bonheur !  
 Heureux l'homme éclairé qui vous a pour patrie ;  
 Qui chez vous loin des grands , du faste et de l'envie ,  
 Connoît sa dignité , fait respecter ses droits ,  
 Ne craint que l'Éternel et n'obéit qu'aux lois !  
 Des mœurs de ses aïeux il présente l'image ;  
 Il en a les vertus , l'honneur et le courage ;  
 Ignoré , mais heureux dans son modeste état ,  
 De vains titres jamais il ne poursuit l'éclat ;  
 Ses champs sont ses trésors , son luxe est l'abondance ;  
 Ses protégés sont ceux que donne l'indigence ;  
 Paisible en ses foyers , il y vit pour les siens ;  
 Le sang et l'amitié sont ses plus doux liens.  
 Et ce bonheur si pur d'une terre chérie ,  
 Et ce charme attrayant d'une heureuse patrie ;  
 Ces vertus , cette paix , ce Léman enchanteur ,  
 Rien n'auroit le pouvoir de toucher votre cœur ?

Ah Lincy ! croyez en l'amitié qui m'inspire ;  
 Gardez - vous de nourrir le funeste délire ,  
 Qui sur d'autres climats fixe tous vos désirs ;  
 Et surtout n'allez pas , pour de vagues soupirs ,  
 À l'amour de la gloire attribuer un trouble ,  
 Qu'à votre âge souvent tout réveille et redouble.  
 Quelquefois le jeune homme éprouve une langueur ,  
 Qui changeant à - la fois ses goûts et son humeur ,  
 Pour long - temps lui fait fuir de la vive jeunesse ,  
 Cette heureuse gaité , ces plaisirs , cette ivresse ,  
 Qui viennent de nos jours embellir le printemps :  
 Sans cesse poursuivi par de secrets tourmens ;  
 Dans les champs , dans les bois , au travers des prairies ,  
 Il porte tour - à - tour ses sombres rêveries :  
 D'autres fois , dédaignant les tranquilles vallons ,  
 Il franchit les torrens , s'élève sur les monts ;  
 Et bientôt dans le sein de la vaste étendue ,  
 Son âme transportée , enivrée , éperdue ,  
 De la gloire écoutant tous les rêves flatteurs ,  
 Au travers des lointains perdus dans les vapeurs ,  
 Tout - à - coup entrevoit l'éclat et la puissance :  
 Ah ! son mal n'étoit donc que la réminiscence

Du jeune ambitieux , qui brûlant de désirs ;  
 Loin de la renommée exhale ses soupirs.  
 Cette uniformité d'un état trop paisible ;  
 Ces plaisirs innocens d'une âme trop sensible ;  
 Ce calme , ce repos n'étoient point pour un cœur ,  
 Qui brûloit en secret d'une plus noble ardeur !  
 Oui ! la gloire l'inspire ; il l'entend qui l'appelle ;  
 Il accourt à sa voix , il se sent digne d'elle :  
 Par l'éphémère éclat des doux enchantemens ,  
 Egaré dans l'espoir qui vient troubler ses sens ;  
 À l'instant il franchit les sommités glacées ,  
 Et l'esprit encor plein de superbes pensées ,  
 Il regarde en pitié la jeunesse et ses jeux :  
 Mais l'amour qui long - temps jetta sur lui les yeux ,  
 Se rit des grands desseins de cette humeur altière ;  
 Il lui montre au détour d'une heureuse chaumière ,  
 Une beauté touchante : adieu l'ambition ;  
 Adieu les vains projets d'une foible raison :  
 La gloire et les grandeurs , l'éclat et la richesse ,  
 Chez lui bientôt font place à la plus douce ivresse.  
 Gagner de sa Julie et l'estime et l'amour ;  
 À cet aimable objet pouvoir s'unir un jour ;

Voilà les seuls désirs de son âme enflammée,  
 Heureux dans les liens d'un prochain hymenée,  
 Il reconnoît enfin que ses secrets tourmens,  
 Chez lui n'avoient été que les pressentimens,  
 D'un cœur qui, vuide encor de l'objet qui doit plaire,  
 Le saisit sous l'éclat d'une ombre imaginaire.  
 Ainsi l'hymen souvent nous rend à notre état,  
 À la raison, aux mœurs, au bonheur, à l'État;  
 Ainsi dans les douceurs d'un paisible héritage;  
 Peut-être moins connu, mais heureux et plus sage;  
 Eloigné de l'intrigue et du faste des cours,  
 Sur les bords du Léman, Lincy, coulez vos jours.

Ce n'est pas que je veuille au sein de la patrie,  
 Enchaîner à jamais le cours de votre vie:  
 Les voyages lointains ont leur utilité,  
 Et ce but est celui de tout homme éclairé.  
 Des peuples étrangers, les arts et les usages,  
 En épurant le goût, en nous rendant plus sages,  
 Nous font perdre à jamais les préjugés honteux,  
 Qui de jours trop oisifs sont le fruit dangereux.  
 La Suisse offre à nos yeux tout ce que la nature

A de plus imposant dans sa riche parure ;  
 Mais avant d'y jouir de ses dons bienfaisans ,  
 Avant d'y consacrer tous nos plus doux momens ,  
 De nos voisins allons visiter l'industrie ;  
 Comparons à leurs mœurs ceux de notre patrie ;  
 Observons leur esprit , leurs usages , leurs lois ;  
 Et d'un jugement sain n'écoutant que la voix ,  
 De l'utile sachons orner notre mémoire ;  
 Ah ! c'est là , croyez moi , la plus solide gloire.  
 Heureux , qui revenu des climats étrangers ,  
 En goûte ainsi le fruit au sein de ses foyers ;  
 Qui , pour orner l'esprit d'un fils plein d'espérance ,  
 À propos fait valoir sa propre expérience ,  
 Et qui pour appuyer ce qui s'adresse au cœur ,  
 Peut à ce fils chéri , se citer pour auteur !

Oh jour , où de retour de ses nombreux voyages ,  
 On approche à grands pas de nos rians rivages ;  
 Où quittant du Jura les bois silencieux ,  
 Le Léman tout - à - coup se déploie à nos yeux !  
 Jour long-temps attendu , momens remplis de charmes ;  
 Vous qui de volupté faites couler nos larmes ;  
 Il faut avoir goûté vos doux ravissemens ,



Les attraits enchanteurs de vos purs sentimens ;  
 Pour sentir que le jour le plus beau de la vie ,  
 Est le jour où l'on rentre au sein de sa patrie !  
 Ce grand lac qui se perd dans le pourpre et l'azur ,  
 Le doux air du printemps , un ciel serein et pur ,  
 Tous les sites rians de la Côte peuplée ,  
 L'aspect plus rapproché de la Vaux (12) enchantée ;  
 Les côteaux du Chablais , qui comme en longs rideaux ,  
 Répètent leur azur dans le cristal des eaux ;  
 Et puis ces monts altiers , d'étages en étages ,  
 Bravant près du Mont-Blanc , les cieux et les orages ;  
 Ces villès , ces châteaux , ces villages nombreux ;  
 Oh ma chère patrie ! oh séjour trop heureux ! ...  
 Mais les yeux tout-à-coup se fixent sur la plaine ;  
 Guidé par un clocher qu'on aperçoit à peine ,  
 On croit revoir enfin , plein d'extase , éperdu ,  
 Les lieux , les lieux chéris où l'on est attendu :  
 Alors adieu l'aspect du lac et des montagnes ;  
 À la hâte on franchit les riantes campagnes ,  
 Et les pas chancelans de trouble et de bonheur ,  
 On s'empresse , on arrive ; enfin , contre son cœur ,  
 Plein de ravissement , on presse ceux qu'on aime ;

Les voilà , ce sont eux ; et comme hors de soi-même ,  
 Tout à - la - fois on pleure , on répond , on sourit ;  
 On fait mille questions à ceux que l'on chérit ;  
 D'une mère adorée on chasse les alarmes ,  
 En mêlant à ses pleurs les plus douces des larmes.  
 Ah ! c'est alors , Lincy , qu'on éprouve à - la - fois ,  
 La grandeur de l'amour que célèbre ma voix.

Croyez, qu'aux lieux témoins des jours de notr'enfance,  
 L'homme encor vertueux double son existence :  
 Là , tous nos sentimens épurés , embellis ,  
 Par l'éclat du passé sans cesse rajeûnis ,  
 En nous faisant revivre au sein de la jeunesse ,  
 Au déclin de nos jours nous remplissent d'ivresse ;  
 Nos plaisirs , nos devoirs y deviennent plus doux ;  
 D'imiter ses ayeux on y devient jaloux.

Combien de fois , Lincy , je songe avec envie ,  
 Au bonheur qui pourroit embellir votre vie.  
 Sur les bords du Léman , paisible possesseur ,  
 D'une habitation , dont le site enchanteur ,  
 Présente à vos regards les plus beaux points de vue ,  
 Que l'œil puisse embrasser au sein de l'étendue ;

Vous voyez devant vous à l'horizon vermeil,  
Naître, briller, darder et coucher le soleil :  
Du lac vous admirez l'azur et les eaux vives,  
Et vos yeux lentement s'élevant de ses rives  
Jusqu'aux rocs sourcilleux, qui bordent le Chablais,  
Se reposent enfin sur le mont dont jamais  
On ne peut contempler la gigantesque cime,  
Sans songer au Linné (\*) qui franchit son abîme.  
Entouré de vallons, de bois et de côteaui,  
Tout présente chez vous les plus rians tableaux :  
Ici sur le penchant d'une côte vineuse,  
Silène de Bacchus suit la bande joyeuse ;  
Là, Cérès en longs flots, de ses épis dorés,  
Enrichit des guereis, nourris de noirs engrais ;  
Plus loin sous un ruisseau, le parfum des prairies,  
Vous invite en silence aux douces rêveries.  
Ainsi dans les douceurs de ce charmant séjour,  
Vous pouvez à loisir cultiver tour-à-tour ;  
Et l'art que font aimer Saint-Lambert et Delille,  
Et les divers talens qu'on chérit à la ville.

---

(\*) De Saussure.

Tantôt de vos valets visitant les travaux ,  
Vous parcourez vos champs , gravissez les côteaux ;  
Et plein d'activité vous travaillez sans cesse ,  
À joindre à l'agrément l'utile et la richesse ;  
D'autres fois dans le bois qui s'étend au couchant ,  
On vous voit de vos goûts suivant l'heureux penchant ,  
Sous Bonnet , les Huber et le grand De-Saussure ,  
Epier , dévoiler les lois de la nature .  
Mais , quand pour mieux saisir sa sublime grandeur ,  
Avec quelques amis , vous allez plein d'ardeur ,  
Des Alpes , des glaciers et des torrens sauvages ,  
Admirer les sommets , les débris , les ravages ;  
Quand planant sur la nue , au faite d'un rocher ,  
L'âme régénérée et le corps plus léger ,  
Vous dominez les monts qui dominent le monde ,  
Et suivez à vos pieds le tonnerre qui gronde ;  
Ah ! c'est alors , Lincy , qu'enchanté de ces lieux ,  
Vous approchez enfin du trône radieux ,  
Qu'une nature agreste , éclatante et puissante ,  
Y fixe pour toujours par sa voix imposante !  
C'est alors que saisi d'une divine ardeur ,  
Vous retrouvez partout le doigt du créateur .

Ici c'est un rocher, dont la masse effroyable,  
 Dès la création semble être inébranlable :  
 Couronné de sapins et couvert de gazon,  
 Il invite au repos dans la belle saison ;  
 Et souvent le berger du chalet solitaire,  
 Vient y goûter en paix le sommeil salulaire :  
 Mais ce roc dans ces lieux profondément placé,  
 Ce roc qui par le temps ne fut point ébranlé ;  
 Travaillé sourdement par une eau souterraine,  
 S'ébranle, se détache, et glissant dans la plaine,  
 Arrive avec fureur au bord d'un noir torrent,  
 Qui s'arrête, s'écarte et s'éloigne en grondant.  
 Là ce sont des glaciers inondés de lumière :  
 Un bois dans le lointain, de sa sombre lisière,  
 Fait ressortir l'éclat de leurs prismes pourprés ;  
 Ces pans éblouissans, dans leur base azurés,  
 Fixent tous vos regards par leur magnificence :  
 Tout est calme en ces lieux ; le plus profond silence,  
 Semble vous inviter aux sublimes penses ;  
 Tout-à-coup dans un gouffre, au fond de noirs rochers,  
 Vous voyez s'écrouler et tomber en poussière,  
 Ces frimats entassés qui bravoient la lumière ;

Soudain tous les vallons d'un horrible fracas,  
 Repoussent en grondant les mugissans éclats;  
 Le roc en a frémi, la terre est ébranlée,  
 Et le pâtre qui vient du fond de la vallée,  
 Par ce choc assomant qui pèse sur les airs,  
 Long-temps est oppressé!... Plus loin ce sont des mers,  
 Dont Borée en courroux, d'une éternelle glace,  
 Au fort de la tempête a frappé la surface:  
 C'est là que le chasseur sur des flots condensés,  
 Guette, surprend, poursuit les chamois rassemblés.

Mais, qui pourroit compter les imposantes scènes,  
 Que la Suisse possède au sein de ses domaines?  
 Meiringen (13), Lauterbrun (14) et ce mont de cristal,  
 Dont Mayer sut franchir le sommet virginal;  
 De l'écumant Staubbach, la cascade fumante,  
 Qui semble dans les airs une écharpe éclatante,  
 Et présente à vos yeux dans de légers brouillards,  
 Un arc-en-ciel qui suit vos pas et vos regards;  
 Le Rigi, le Scheidek (15) et ces roches fameuses,  
 Que des lacs vont battant de leurs eaux orageuses;  
 Et vous monts sourcilleux, qu'enferme Chamouni;

Vous qu'on ne peut revoir sans en être ravi;  
 Aiguilles du Géant, du Charmoz, du Jorasse (16);  
 Foret de Montanvert, vaste Océan de glace;  
 Dans quel ravissement, on voit le voyageur  
 Fixer sur vos beautés, son œil contemplateur!  
 Mais si rempli d'extase, il adore en silence,  
 La main qui vint ainsi vous donner l'existence;  
 Quel est le sentiment qui vient l'électrifier,  
 Quand il voit sur vous tous le Mont-Blanc dominer;  
 Quand ses regards, perçant au-dessus de la nue,  
 Découvrent de ce roc la sommité chenue!  
 Étonné, confondu, saisi d'un saint respect,  
 Son âme s'agrandit à ce sublime aspect.  
 Ailleurs c'est le Gothard, dont les sources fécondes,  
 Grossissent de deux mers, et le flux et les ondes. (17)

Mais parmi ces tableaux si pleins de splendeur,  
 Qu'il est touchant celui qui rechauffe le cœur!  
 Oh vous du Saint Bernard vertueux solitaires; (18)  
 Vous, qui des voyageurs, les protecteurs, les pères,  
 Ne vivez, n'agissez que pour les malheureux;  
 Qui n'êtes éloignés de nos biens dangereux,  
 Que pour mieux savourer la paix de l'innocence;

La Suisse à nos regards , dans sa magnificence ,  
 N'offre rien d'aussi grand que cette humilité ,  
 Qui n'a de vœux , de soins que pour l'humanité !  
 Ah ! puisse encor long-temps , votre enceinte sauvage ,  
 Voir briller sur vos fronts la douce paix du sage ;  
 Puisse l'homme attentif à vos bienfaits nombreux ,  
 Seconder vos efforts par ses dons généreux !

Si pour vous retenir près de cette contrée ,  
 Il falloit retracer à votre âme égarée ,  
 De nos libérateurs , la gloire et les hauts faits ;  
 À citer leurs vertus tarirois - je jamais !  
 Dans un danger pressant , pour sauver la patrie ,  
 Winkelried , voyant qu'il suffit d'une vie ,  
 Meurt !... Tell , d'un vil tyran , purge les trois cantons ;  
 Les trois confédérés . . . . mais pourquoi tous ces noms !  
 Dans votre cœur gravés dès la plus tendre enfance ,  
 Ces Héros fondateurs de notre indépendance ,  
 Toujours vous seront chers , près de ces monts fameux ,  
 Qu'ont immortalisé leurs exploits généreux .  
 Oui , c'est là que plus grand , plus heureux , plus sensible ,  
 Vous saurez de vos jours goûter le cours paisible ;



C'est là , que soutenu par leurs grandes vertus ,  
Vous vous respecterez dans ceux qui ne sont plus.  
Vous y croirez encor voir l'image fidèle ,  
Du mortel qui devoit nous servir de modèle.  
Ah ! qui n'a pas chéri cet homme vertueux ,  
Qui suivant de son cœur les penchans généreux ,  
Consoloit l'affligé , soulageoit la misère ,  
Étoit des malheureux le soutien et le père ,  
Et pour prix des bienfaits que répandoit son cœur ,  
De ses frères à Dieu demandoit le bonheur !  
Bon père , tendre époux , utile à sa patrie ;  
Lincy , que son état étoit digne d'envie !  
Puisse son souvenir dissipant votr'erreur ,  
Vous rendre comme lui l'image du bonheur.  
Où l'on fut un bon fils , on devient un bon père ;  
On chérit une épouse , où l'on chérit sa mère ;  
Et près des heureux champs, tous pleins de ses ayeux ,  
On couronne sa vie en mourant d'eux !

---

4187

5-11-1912

Dear Sir,  
I have the honor to acknowledge the receipt of your letter of the 11th inst. in relation to the above matter.  
The same has been forwarded to the proper authorities for their consideration.  
I am, Sir, very respectfully,  
Yours truly,  
[Signature]

Very truly yours,

[Signature]

## NOTES.

---

(1) Page 7, vers 13.

Tout-à-coup il entend la trompe de Glaris: (1)

L'air du ranz des vaches, qui faisoit tomber dans une langueur mortelle, le soldat Suisse au service de l'étranger, se fait surtout entendre dans les Cantons d'Appenzel et de Glaris, et quoiqu'il ait perdu presque tout son pouvoir sur les Suisses expatriés, il fait encore une forte impression sur l'habitant de ces contrées.

(2) Page 7, vers 18.

Il croit voir ses chalets, ses Alpes (2), ses troupeaux.

Comme on donne en Suisse le nom d'Alpe, plutôt à la partie fertile des montagnes, qu'à la chaîne des monts

qui portent généralement cette dénomination , il arrive quelques fois qu'un particulier possède à lui seul plusieurs Alpes.

(3) Page 8, vers 2.

Et les cris d'un vainqueur qu'Interlaken (3) couronne.

Interlaken est un Village situé dans une des vallées les plus intéressantes de la Suisse ; soit par les bords riens des lacs de Thoun et de Brienz , qui la bordent de deux côtés opposés ; soit par l'escarpement romantique de montagnes extrêmement élevées , qui la dominent dans presque toute sa longueur ; soit enfin par le grand nombre d'arbres fruitiers , et surtout de cerisiers , dont elle est couverte , et l'aspect riant qu'elle présente par là d'un jardin continuel.

C'est dans cette Vallée que ses bergers et ceux des contrées d'alentour , célèbrent toutes les années une fête , qui y attire une foule de spectateurs de toutes les parties de la Suisse , et même des pays voisins : La course , la lute , le palet , le get et d'autres exercices

du corps , où l'on admire à la fois la vigueur et l'adresse de ces bergers , en font la principale partie.

On ne pouvoit choisir un lieu plus convenable à une pareille fête. L'appareil même de ces jeux ; des milliers de spectateurs rangés en amphithéâtre sur le revers d'une montagne ; deux lacs charmans qu'on domine avec la Vallée riante qu'ils baignent de leurs eaux calmes et azurées ; des alpes nombreuses , couvertes de chalets et de riches troupeaux ; des glaciers dorés de tous les feux du soleil, et puis, le sentiment du bonheur d'un peuple libre , qui vient jouir de son heureuse existence au centre des ouvrages les plus imposans de la création ; tout concourt dans cette fête à présenter , à l'homme ami de la nature et des hommes , le spectacle le plus riche et le plus imposant.

(4) Page 9 , vers 11.

Un lac aussi changeant (4) ....

Il est étonnant combien les accidens de lumière produisent d'effets différens sur les contrées pittoresques

de la Suisse : Ils sont tels , qu'un paysage contemplé du même point de vue , en présente une foule qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres. Un lac , une montagne , une prairie , se présentent par un ciel serein dans toute la vérité de leur ensemble ; quelques momens après un léger nuage sort d'une gorge de montagnes , se glisse peu-à-peu le long des rochers qui bordent les eaux , et se confondant bientôt avec la teinte nébuleuse d'un lac , en fait un océan , où quelques pointes de rochers se montrant à peine , rappellent au navigateur des mers , les recifs qui réveilloient sa prudence. Placé au pied d'une colline éclairée par le soleil , on contemple ce spectacle étonnant , et l'on suit la marche du nuage , qui se rembrunit insensiblement , et qui , cachant toutes les sommités des monts , semble s'élever au zénith et menacer d'un orage : Le tonnerre gronde déjà dans le lointain ; la foudre sillonne le fond de cette mer obscurcie et agitée ; on va quitter l'endroit où l'on se trouve , pour échapper à la nuée qui s'approche ; mais un coup de vent enlève tout-à-coup le nuage qui voiloit le sommet d'un glacier , et le soleil venant à

l'éclairer de ses derniers rayons , le fait paroître dans les lointains obeurcis , comme un volcan tout en feu. Tandis qu'un nuage produit tous ces effets , une vallée , qui par un ciel serein présente les rians détails de sa culture et de ses habitations , semble s'éloigner insensiblement et se perdre dans les lointains azurés ; la chaîne de collines qui la borde au nord , brille des derniers rayons du jour , et fait ressortir par son éclat , la teinte fuyante de la vallée et l'obscurité des eaux. Ces divers changemens produits par les ombres des nuages et des montagnes , et par les reflets de la lumière , se multiplient à l'infini , suivant les heures de la journée et la marche des saisons : Il faut avoir contemplé cette variété de coups d'œil , pour connoître tout ce que la Suisse a de sublime et de riant dans ses paysages.

„ Celui , dit Ebel , dans son Instruction pour les  
 „ voyageurs en Suisse , qui parcourant la Suisse n'a  
 „ pu jouir de la nature dans les momens qui la fa-  
 „ vorisent , ne sauroit imaginer tout ce qu'elle offre  
 „ de grand , de sublime et d'enchanteur ; la pompe ,  
 „ la magnificence qu'elle y déploie , et ces beautés

„ touchantes , qui font naître le calme et la paix dans  
 „ le cœur de ceux qui les contemplent , leur sont  
 „ également inconnus. Inépuisable dans ses formes ,  
 „ elle montre partout de nouveaux charmes et mer-  
 „ veilles ; partout elle se fait voir sous un nouvel  
 „ aspect aux yeux de l'observateur étonné , et sur  
 „ le bord septentrional des Alpes , et sur la lisière  
 „ qui les borne au sud , et au milieu des horreurs  
 „ de leurs rocs et de leurs glaciers. Que d'objets  
 „ propres à développer toutes les ressources du génie ,  
 „ attendent le poëte au milieu de ce théâtre sauvage  
 „ et sublime ! Que d'études diverses et intéressantes  
 „ y invitent le peintre paysagiste ! Enfin tout homme  
 „ qui sait goûter quelque plaisir au sein de la belle  
 „ nature , qui se propose d'acquérir une riche provi-  
 „ sion des images les plus vives et des jouissances  
 „ les plus pures , ou dont le cœur oppressé par la  
 „ souffrance et les ennuis demande d'être consolé ,  
 „ élevé et fortifié , trouvera à coup sûr de quoi se  
 „ satisfaire à tous égards dans les Alpes de l'Hel-  
 „ vétie. ”



(5) Page 10, vers 9.

Mais gravissez la Dôle (5) et votre âme ravie,  
Y puisera soudain une nouvelle vie.

La description que le savant de Saussure fait de la Dôle est trop belle, pour que je ne croye pas devoir en citer ici les principaux traits.

„ La sommité du Jura la plus élevée, se nomme  
„ la Dôle. Ce sommet élevé de 658 toises au-dessus  
„ du lac de Genève, domine non-seulement le lac  
„ de Genève et ses alentours, mais encore tout le  
„ Jurat dont il présenteroit l'ensemble, si l'œil pou-  
„ voit embrasser d'aussi grandes distances.

„ On prétend qu'au lever du soleil, par un temps  
„ parfaitement clair, on peut du sommet de la Dôle  
„ reconnoître sept différens lacs; le lac de Genève,  
„ celui d'Anecy, celui des Rousses, et ceux du Bour-  
„ get, de Joux, de Morat et de Neuchâtel. Mais ce  
„ qui forme un magnifique spectacle du haut de la  
„ Dôle, c'est la chaîne des Alpes. On en découvre  
„ une étendue de près de cent lieues; car on les voit

„ depuis le Dauphiné jusques à Saint-Gothard. Au  
 „ centre de cette chaîne s'élève le Mont-Blanc, dont  
 „ les cimes neigées surpassent toutes les autres cimes,  
 „ et qui même à cette distance d'environ 23 lieues pa-  
 „ roissent d'une hauteur étonnante. La courbure de  
 „ la terre, et la perspective concourent à déprimer  
 „ les montagnes éloignées; et comme elles diminuent  
 „ réellement de hauteur aux deux extrémités de la  
 „ chaîne, on voit les hautes sommités des Alpes  
 „ s'abaisser sensiblement à droite et à gauche du  
 „ Mont-Blanc, à mesure qu'elles s'éloignent de leur  
 „ majestueux souverain.

„ Pour jouir de ce spectacle dans tout son éclat, il  
 „ faudroit le voir comme le hasard me l'offrit un jour.  
 „ Un nuage épais couvrait le lac, les collines qui  
 „ le bordent et même toutes les basses montagnes.  
 „ Le sommet de la Dôle et les hautes Alpes étoient  
 „ les seules cimes, qui élevassent leurs têtes au-des-  
 „ sus de cet immense voile: Un soleil brillant illumi-  
 „ noit toute la surface de ce nuage; et les Alpes,  
 „ éclairées par les rayons directs du soleil, et la lu-  
 „ mière que ce nuage reverberoit sur elles, paroiss-

„ soient avec le plus grand éclat, et se voyoient à  
 „ des distances prodigieuses. Mais cette situation avoit  
 „ quelque chose d'étrange et de terrible : il me sem-  
 „ bloit que j'étois seul sur un rocher, au milieu d'une  
 „ mer agitée ; à une grande distance d'un continent  
 „ bordé par un long recif de rochers inaccessibles.  
 „ Peu à peu ce nuage s'éleva, m'enveloppa d'abord  
 „ dans son obscurité, puis montant au-dessus de ma  
 „ tête, il me découvrit tout-à-coup la superbe vue  
 „ du lac et de ses bords rians, cultivés, couverts de  
 „ petites villes et de beaux villages.

„ On trouve au sommet de la Dôle un terre plein,  
 „ assez étendu, qui forme une belle terrasse, cou-  
 „ verte d'un tapis de gazon. Cette terrasse est depuis  
 „ un temps immémorial, aux deux premiers Diman-  
 „ ches d'Août, le rendez-vous de toute la jeunesse  
 „ de l'un et de l'autre sexe des villages du Pays-de-Vaud,  
 „ qui sont situés au pied de la Dôle.

„ Les bergers des chalets voisins réservent pour  
 „ ces deux jours, du lait, de la crème et préparent  
 „ toutes sortes de mets délicats, qu'ils savent compo-  
 „ ser avec le simple laitage.

„ On goûte là mille plaisirs variés ; les uns jouent  
 „ à des jeux d'exercices ; d'autres dansent sur le ga-  
 „ zon serré et élastique , qui repousse avec force les  
 „ pieds robustes de ces bons bergers. D'autres vont  
 „ se reposer et se rafraichir sur le bord du rocher ,  
 „ et jouir du beau spectacle qu'il présente. L'un mon-  
 „ tre du doigt le clocher de son village ; il reconnoît  
 „ les vergers et les prairies qui l'entourent ; et ces  
 „ objets lui retracent les événemens les plus intéres-  
 „ sans de sa vie. Un autre qui a voyagé , nomme  
 „ toutes les villes du pays ; il indique le passage du  
 „ Mont-Cénis , le chemin qui conduit à Rome. Les  
 „ plus hardis font preuve de courage , en marchant  
 „ sur le bord du précipice situé de ce côté de la  
 „ montagne. D'autres moins vains et plus galans ,  
 „ n'employent leur adresse qu'à ramasser les fleurs  
 „ qui croissent sur ces rochers escarpés ; ils cueil-  
 „ lent le *Léontopodium* , remarquable par le duvet  
 „ cotonneux qui le couvre ; le *Senecio alpinus* , qui  
 „ a l'odeur du lys ; le *Satirium nigrum* , qui ex-  
 „ hale le parfum de la vanille : et les échos des  
 „ montagnes voisines retentissent des éclats de cette

„ joie vive et sans contrainte , compagne fidèle des  
 „ plaisirs simples et innocens. Mais un jour cette  
 „ joie fut troublée par un événement funeste : deux  
 „ jeunes époux , mariés du même jour , étoient venus  
 „ à cette fête avec toute leur noce : ils voulurent  
 „ pour s'entretenir un moment avec plus de liberté ,  
 „ s'approcher du bord de la montagne ; le pied glissa  
 „ à la jeune mariée , son époux voulut la retenir ;  
 „ mais elle l'entraîna dans le précipice , et ils termi-  
 „ nèrent ensemble leur vie dans son plus beau jour.  
 „ On montre un rocher rougeâtre , qu'on dit avoir  
 „ été teint de leur sang. ”

(6) Page 10 , vers 20.

.... Ce n'est qu'aux sommets de ces soutiens du monde,  
 Qu'enflammée, épurée et brillante et féconde ,  
 L'imagination voit la terre et les mers  
 Comme un point qui se perd au sein de l'Univers! (6)

Il n'y a que ceux qui ont gravi les sommités des Al-  
 pes qui peuvent juger du néant dans lequel y paroît la  
 terre avec toutes ses grandeurs. Élevé de 10,000 pieds

au-dessus de la mer, à peine distingue-t-on les vallées perdues dans des profondeurs effroyables. Les villes, les grandes routes, les tours les plus élevées, les monumens éclatans, tout ce qui peut rappeler l'homme avec toute sa gloire et ses foiblesses a disparu dans l'immensité des espaces. Seul sur la sommité d'un rocher, on ne distingue autour de soi que des monts gigantesques, où règne le silence le plus profond. Peu à peu l'idée du néant de ce qui se trouve à nos pieds, s'affoiblit elle-même, s'éteint par degrés et nous laisse enfin dans un état difficile à décrire. Ce n'est pas cette volupté douce et tranquille qui savoure à longs traits la paix du moment ; ce ne sont pas non plus les élans pleins de ravissement d'un génie enthousiaste, qui se nourrit de profondes méditations ; mais c'est un mélange confus de tout cela, dans des idées qui cherchent à s'identifier aux objets imposans qui se déploient à nos yeux ; c'est tout à-la-fois le sentiment de ce que nous sommes, par rapport aux masses gigantesques, mais périssables qui nous entourent, et le pressentiment de notre immortalité dans un Univers qui nous confond par sa grandeur.

(7) Page 11 , vers 2.

C'est du centre imposant de ces grandes images ,  
Et voyant à ses pieds éclater les orages ,  
Que le chantre immortel de nos peuples pasteurs ,  
Puisa l'accord divin de ses chants créateurs (7).

Haller composa son poëme des Alpes , dans un voyage  
qu'il fit en 1728 dans les montagnes du canton de Berne ;  
c'est là que témoin des plus grandes scènes de la nature ,  
il puisa le feu et l'enthousiasme qui animent tous ses  
tableaux.

( 8 et 9 ) Page 11 , vers 3 et 4.

Enfin c'est en voyant notre Côte fleurie (8) ,  
Que l'heureux Tavernier (9) , en changeant de patrie ,  
Avoua que jamais les fortunés climats ,  
Où son humeur errante avoit porté ses pas ,  
N'offrèrent à ses yeux les riches paysages ,  
Qu'admire l'étranger sur nos brillans rivages .

On nomme la Côte, la partie du Pays-de-Vaud, située

sur les bords du lac de Genève, entre les rivières d'Aubonne et de la Doulive.

Le célèbre Tavernier qui avoit parcouru plusieurs fois la plus grande partie de l'Europe et presque toute l'Asie, trouvoit la vue dont on jouit depuis Aubonne, si belle, qu'il ne pouvoit lui comparer que le voisinage de l'Erivan en Arménie, dont Tournefort ne peut assez vanter la beauté. De plus en plus enchanté de l'exposition de la ville d'Aubonne, il en acheta la baronnie pour y jouir enfin dans le repos, d'une fortune qu'il avoit amassée par tant de voyages longs et pénibles; mais un neveu qu'il destinoit au même état, le ruina bientôt par des opérations onéreuses, et voulant réparer ses pertes, il prit la résolution de retourner en Perse; la mort le surprit en Russie.

(10) Page 12, vers 1.

Riche de l'animal qui devance les vents (10);

Cette expression paroîtra peut-être un peu hasardée; mais les personnes qui auront été comme l'auteur, dans



le cas de voir la vitesse des rhennes se déployer dans les plaines du nord , ne trouveront certainement rien de trop fort dans cette métaphore.

(11) Page 12, vers 3.

Il abandonne et fuit une cité fleurie,  
Qui cherche à l'arracher à sa triste patrie (11).

Les rois de Danemarck ont tenté vainement de fixer des Lapons à Copenhague. Christian VI , entr'autres en fit plusieurs fois l'essai. Il avoit chargé le Missionnaire Leems , de lui en envoyer quelques-uns des mieux faits et des plus susceptibles de civilisation ; mais malgré toutes les propositions avantageuses que ce Missionnaire leur faisoit , il n'étoit écouté nulle part , et ce ne fut qu'après bien des difficultés qu'il parvint à en engager deux à partir pour Copenhague. Arrivés dans cette ville , ils y furent reçus et traités on ne peut pas mieux ; mais ils succombèrent tous deux à la tristesse qui les accabloit , et moururent au bout de quelques mois dans un état de langueur. On a encore fait dès lors d'autres

tentatives, qui n'ont pas été plus heureuses. Les uns sont morts au bout de peu de temps ; les autres sont retournés dans leur pays, y jouir de leur indépendance, achetée par le climat le plus rude et par la vie la plus misérable.

( 12 ) Page 23, vers 7.

L'aspect plus rapproché de la Vaux (12) enchantée ;

La Vaux est la partie du Pays-de-Vaud, qui se trouve entre Lausanne et Vevey. Elle a trois lieues de longueur et une de largeur. C'est un Pays extrêmement montueux et d'une pente très-rapide. La partie inférieure, qui s'élève des bords du lac, de collines en collines, est presque entièrement couverte de vignobles.

On y trouve un grand nombre de maisons de campagne et de villages, ainsi que plusieurs petites villes. Le dessus du vignoble est un pays solitaire, entrecoupé de bois, de champs et de près.

(13) Page

(13) Page 28, vers 13.

Meyringen, ....

C'est un village du Canton de Berne, situé dans une des vallées les plus intéressantes et les plus agréables de la Suisse. On y voit de très-belles cascades, entr'autres celle du Reichenbach, qui lorsqu'elle est éclairée par le soleil, présente trois arcs-en-ciel circulaires. Les habitans de cette vallée sont les hommes les plus beaux et les plus robustes qu'on puisse voir.

(14) Page 28, vers 13.

Lauterbrunn, ....

La vallée de Lauterbrunn est une de celles que les voyageurs visitent le plus dans leurs courses en Suisse: Elle présente une foule de beautés, toutes plus grandes, plus imposantes les unes que les autres. C'est près du village de Lauterbrunn, que le Staubbach se précipite d'une hauteur de 900 pieds; c'est aussi

là qu'on admire la Jungfrau dont Messieurs Meyer, d'Arau, ont franchi il y a 2 ans la sommité neigée, qui jusques là avoit été réputée inaccessible.

(15) Page 28, vers 19.

Le Rigi, le Scheidek.....

Ce sont deux montagnes d'où l'on jouit d'une vue très-étendue; la première est élevée de 5390 pieds et la seconde de 6045 pieds au-dessus de la mer.

(16) Aiguilles du Géant, du Charmoz, du Jorasse.

Monsieur de Saussure et Mr. Bourrit ont traité d'une manière trop intéressante tout ce qui regarde la vallée de Chamouni, pour que je ne croye pas devoir renvoyer le lecteur à ce qu'ils en disent.

(17) Page 29, vers 15.

Ailleurs c'est le Gothard, dont les sources fécondes, Grossissent de deux mers, et le flux et les ondes.

C'est de cette montagne extrêmement élevée, que découlent le Rhône au couchant , l'Aar au nord et le Tessin au midi.

( 18 ) Page 29 , vers 18.

Oh vous du Saint-Bernard vertueux solitaires,

Qu'on lise ce que Mr. de Saussure dit des religieux qui habitent l'Hospice du Saint-Bernard , et l'on sentira que de toutes les institutions fondées en faveur de l'humanité , il n'en est aucune qui inspire autant de respect et de vénération que celle-là. Que de soins touchans donnés à tous les voyageurs , sans distinction de rang, d'état , de religion ou de langage ; que de périls pour les arracher à toute l'horreur des frimats et des orages ; que de sacrifices pour soutenir , soulager et améliorer l'état des passans ; enfin . . . , et c'est bien là qu'il faut le plus admirer ces bons religieux ; que de patience, que d'humilité pour supporter l'ignorance et l'orgueil de gens qui, ne connoissant pas tout ce que leur ordre a de grand et de sublime, les confondent avec la classe de ceux qui se nourrissent de la superstition des hommes.

